REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXIII — Tome II — Décembre 1957

Chanson du poète

*Holà ! Je suis marchand de rêves
il faut me voir, il faut m'aimer
j'ai des bonheurs dedans la tête
malgré les trous de mes souliers.*

*J'apporte à qui me le demande
un peu de paix, un peu de joie
accourez, n'importe la langue
de tous les cœurs je suis le roi.*

*Holà ! Je suis marchand de rêves
il faut me croire, il faut m'aider
Je suis un clown, je suis orfèvre
je suis prince et vous m'attendez !*

*Pour chanter les béatitudes
voir un mouton dans cette pierre
et quatre cygnes dans la lune
suivez mon carosse de verre.*

*Holà ! Je suis marchand de rêves
il faut venir me soulager
j'ai des flûtes pour chaque fête
des feux de Bengale et des fusées.*

Les rennes vont sur les nuages
la gorge rouge de soleil
et les poissons dans les bocages
m'appellent tous pour le sommeil.

Holà ! Je suis marchand de rêves
il faut vous taire et m'écouter.
Holà... je suis marchand de rêves
et sans repos je dois donner...

Marguerite TREMBLAY

A propos de « nouveautés »

Il est peu de chrétiens, simples fidèles ou pasteurs, qui, engagés dans une œuvre d'Eglise et désireux de lui garder son authenticité en l'accordant aux redécouvertes de la pastorale contemporaine ou aux aspirations de notre temps, ne s'entendent un jour rétorquer l'inévitable objection : « Pourquoi ces nouveautés qui dérangent les habitudes de nos gens ? Ils se sauveront bien sans cela. Ce qui compte, après tout, c'est leur bonne volonté ». Avant le début de cette année liturgique qui certainement, s'ils veulent la vivre dans la fidélité à l'Esprit-Saint à l'œuvre dans le monde, et dans l'esprit de l'Eglise, amènera plusieurs fidèles et plusieurs pasteurs à des « nouveautés » en pastorale, en liturgie, en art sacré, nous voudrions réfléchir ici quelque peu sur cette objection.

Elle est l'aboutissement normal de deux conceptions insuffisantes. Une conception unilatérale du culte chrétien, une conception erronée du mystère de la vie chrétienne.

* * *

Conception unilatérale du culte d'abord, et — pour aller directement au cœur du problème — du dessein de Dieu sur le monde. Car si Dieu crée le monde pour conduire l'homme au partage du bonheur du ciel ; s'il envoie son Fils pour — une fois ce dessein mis en échec par le péché — renouer avec l'humanité des liens d'amitié ; si par les sacrements du Christ il intègre chaque individu à l'Eglise pour en faire un membre vivant du corps de ce Fils et son cohéritier ; il ne peut pas, en même temps, ne pas ordonner tout cela à sa propre bonté et à sa propre gloire. Dieu se donne. Dieu crée le bonheur des êtres à la fois pour ces êtres et pour lui-même. Et ces deux amours, amour d'amitié pour les créatures, amour infini de Dieu pour Dieu, se concilient dans le mystère transcendant de l'être de Dieu, bien au-delà de la distinction entre égoïsme et libéralité, bien au-delà aussi de ce que notre esprit peut en percevoir.

La Bible, qui nous révèle le dessein de Dieu, nous rappelle le lien nécessaire entre les deux composantes du motif de son action sur le monde. Le prophète Ezechiel, narrant les infidélités du Peuple de Dieu, met dans la bouche de Yahvé ces paroles :

> « J'eus la pensée de déverser sur eux ma fureur et d'assouvir sur eux ma colère au pays d'Egypte. *Mais j'eus égard à mon nom et je fis en sorte qu'il ne fût pas profané* aux yeux des nations au milieu desquelles ils étaient. Car je leur avais déclaré que je ferais sortir mon peuple, à leurs yeux, au pays d'Egypte » (Ez., 20, 9 ; cf. 20, 14).

Sur le point de prédire l'aspersion d'eau pure et la transformation du cœur, signes de la religion nouvelle, il associe de nouveau cela au désir qu'a Dieu de glorifier son nom. (Ez., 36, 21-32). Isaïe parlera le même langage :

> « *C'est à cause de moi et de moi seul que j'ai agi,*
> *car mon nom serait-il profané* » ? Is., 48, 11.

Et dans les circonstances graves de l'histoire de Jérusalem le psalmiste criera à Dieu :

> « *Aide-nous Dieu de notre salut*
> par égard pour la gloire de ton nom ;
> *efface Yahvé nos péchés,*
> *délivre-nous, à cause de ton nom* ». Ps., 79, 8-9.

Dans son entretien avec les Apôtres au moment de la Cène, le Christ associe la vie fructueuse des siens à la glorification du Père et en fait une des conditions essentielles de la qualité de « disciples ».

> « *Ce qui glorifie mon Père c'est que vous portiez beaucoup de fruit ; vous serez alors pour moi des disciples* ». Jo., 15, 8.

Et S. Jean, qui nous rapporte ce discours, considère le martyre de Pierre comme une glorification de Dieu (Jo., 21, 19). Enfin S. Paul donnera à ses chrétiens de Corinthe ce conseil :

« *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu* ». I Cor., 10, 31.

Peu importe ici les nuances précises du mot « gloire » dans chacune de ces phrases et ses relations avec le sens que nous lui donnons actuellement en langue chrétienne. Ce qu'il faut souligner c'est que l'agapé de Dieu, sa miséricorde infinie et sans lassitude, sa présence toute de tendresse au milieu des siens, tout cela est l'autre face d'un amour aussi impérieux : l'amour de sa bonté, le désir de son honneur et de sa gloire. Gloire qui, certes, se réalise déjà objectivement dans la perfection ontologique des êtres, mais qui pourtant ne trouve son achèvement que dans l'acte de connaissance et d'amour des créatures capables de connaître Dieu. Nous arrivons par là à notre problème.

Car le culte chrétien, envisagé dans toute son ampleur, est l'un des moyens dont dispose l'homme pour répondre à ce désir de Dieu. Il n'est pas simplement — comme la pratique courante pourrait parfois le laisser croire — à sens descendant : le moyen d'obtenir la faveur divine, la demande inlassable de bienfaits. Il est surtout à sens ascendant : la manifestation d'honneur et de révérence au Dieu Créateur et Seigneur, au Dieu incarné et Sauveur. La prière de demande ne relève du culte que parce qu'elle suppose et inclut cette révérence et par là entre dans la glorification de Dieu. Or pareille glorification exige la vérité. La formule patristique, peut-être usée pour avoir figuré dans trop de manuels, garde toute sa force : « *Gloria est clara cum laude notitia* », et nous pouvons la transcrire ainsi : « Dieu n'est glorifié que dans la vérité ». Vérité et fidélité dans l'accomplissement de sa Promesse envers le Peuple Saint. Vérité dans la connaissance que son Peuple a de Lui et de son œuvre. Vérité dans l'attitude que cette connaissance suscite dans son Peuple. Cette dernière suppose, on le voit, que Dieu soit connu tel qu'il est, dans son être, ses désirs, les structures qu'il impose à son œuvre. Elle exige un accord entre le geste, l'attitude, et cette connaissance. En un mot elle veut ce « culte en esprit et vérité » que le Christ présentait à la Samaritaine comme le désir profond du Père. (Jo.,

4, 19-24). Cette vérité du culte se démultiplie elle-même en plusieurs aspects. Vérité de la formule : la parole du fidèle, le chant qu'il a sur les lèvres, ne doivent ni gauchir le mystère, ni édulcorer le message, ni manifester une image fausse du vrai Dieu. Vérité de la situation : où qu'il soit le fidèle ne doit jamais se croire en dehors de l'Eglise et des règles qu'impose à celle-ci sa structure de corps du Christ ; il doit aussi se souvenir qu'elle a son culte par l'action de l'Esprit-Saint et que sa liturgie est le prolongement en elle de l'action sacerdotale du Christ lui-même. Vérité dans l'être : le fidèle est en chaque acte qu'il pose un membre du Christ ; il « engage » et « compromet » le Christ ; aussi doit-il faire de ses paroles et des actes l'écho de ceux du Christ, les enraciner dans l'Evangile.

On voit par là l'erreur de l'opinion qui nous occupe ici : « ne troublez pas les habitudes de nos fidèles ; ils se sauveront bien sans cela ; ce qui compte c'est leur bonne volonté ». Lorsque ces prétendues « nouveautés » ne sont comme c'est le cas de celles ici en cause — qu'un retour à la vraie Tradition de l'Eglise, qu'une correspondance plus étroite au désir de l'Esprit-Saint sur son Eglise, cette opinion paresseuse évacue du culte chrétien sa dimension principale. Elle en fait uniquement la quête anxieuse du salut de l'homme en oubliant la grande exigence de vérité qui le tourne avant tout vers Dieu. Elle en fait un anthropocentrisme et par là ruine l'économie divine du don de la grâce et du salut. En un mot elle oublie Dieu. Certes la brave chrétienne qui, mise dans l'alternative ou de donner dix dollars à un pauvre qui les lui demande ou de les offrir en lampions (le cas s'est produit), choisit cette dernière solution gagne son ciel avec ce geste. Pourtant elle met en échec le désir du Christ toujours présent dans ses pauvres ; elle blesse la vérité de la vie chrétienne ; elle contredit l'Evangile. De même celui qui dans sa vie donne aux dévotions la priorité sur la vie sacramentelle, qui court aux chemins de croix du Carême et néglige la Nuit Pascale. De même encore celui qui peuple son église des sous-produits d'un art fade et sirupeux, offrant ce qu'il y a de moins beau à Celui

qui est la Beauté, sous prétexte que « les fidèles aiment cela ». Il y a là un oubli inconscient de la priorité de Dieu. La bonne foi mal éclairée — d'où la responsabilité de ceux qui ont tâche de l'éclairer — est trop souvent l'ennemie du Bien. Oui, nos gens se sauvent avec des habitudes souvent fort peu théologales. Mais allons-nous pour cela laisser insatisfait le cœur de Dieu ?

D'ailleurs est-il juste vis-à-vis des fidèles eux-mêmes de les laisser se sauver avec bonne foi mal éclairée ? Lorsqu'on a rencontré des âmes droites, généreuses, vouées à une vie de foi mal comprise qui leur fait négliger les vraies sources de grâce pour des mièvreries, l'on ne peut pas ne pas se poser le problème. Mais nous ne voulons pas l'aborder ici.

* * *

Née d'une conception unilatérale du culte chrétien cette opinion a d'autres lettres de créance. Elle provient aussi d'une vue erronée sur le mystère de la vie chrétienne, plus profondément sur le mystère de l'Eglise.

L'Eglise n'est ni un musée qui s'enrichirait des dépouilles des siècles précédents, ni une froide épure qui planerait au-dessus des temps. Elle est le Peuple de Dieu en marche à travers l'histoire pour le Nouvel Exode, jusqu'à la rentrée de toute l'humanité dans la Terre promise. Elle est cette épouse que le Christ enlève sans cesse au monde pour « la conduire au désert et parler à son cœur » (Osée, 2, 16). Elle vit donc sans cesse à l'état de tension. Car elle est du monde et n'est pas du monde. Elle prend les hommes d'une civilisation, d'un pays, elle mobilise leurs forces vives au service du Christ et de leurs frères, et cependant elle en fait des étrangers ici-bas (I Pet., 2, 11), en route vers la Patrie : « car nous n'avons pas ici-bas de cité durable, nous sommes en quête de la cité future » (*Hébr.*, 13, 14). Bien plus, par son culte et ses structures elle s'incarne profondément dans le monde : elle « engage » ses militants, elle emploie pour ses sacrements le fruit du labeur des hommes, elle assume leur art et leurs techniques ; et pourtant elle leur

enseigne à vivre dans ce monde comme n'y étant pas. En elle se fusionnent le temporel et l'éternel, comme dans le Christ dont elle est le corps. Invariable en son essence, elle est au-dessus des temps et des civilisations, et pourtant elle est faite d'hommes vivant en ce monde. Ceci explique que son vêtement extérieur puisse changer sans qu'elle varie. Ceci explique surtout son éternelle jeunesse. Et c'est pourquoi à chaque tournant de l'histoire, à chaque époque de la civilisation, elle prend un style nouveau. Elle retourne à l'Evangile, au cœur de sa Tradition vivante, et, poussée par l'Esprit qui l'habite, elle le présente aux hommes de ce temps-là pour qu'ils adhèrent, selon tout ce qu'ils sont, au Christ qui est mort pour eux aussi. La conversion qu'elle leur demande n'est pas celle de leurs modes d'expression, de leur art, de leurs techniques : l'Evangile va droit au cœur de l'homme, et si le cœur est pur il saura faire de tout ce qui en jaillit un hommage à Dieu. Bien plus, elle sait que le Message est pour des hommes concrets, incrustés dans un milieu de vie, tributaires d'une façon de penser et de sentir, aussi le leur présente-t-elle d'une manière qu'il les atteigne, qu'il les rejoigne, qu'il ne leur parle pas une langue étrangère. Si le monde remue, elle aussi remue, tout en demeurant elle-même, intacte en son essence. Autrement elle ne serait plus en état d'Exode, elle éloignerait les hommes de leur seule source de vie : le passage au Père dans le Christ ; elle prendrait racine dans la terre d'Egypte.

Or cet état perpétuel d'Exode exige qu'elle ne s'alourdisse pas des dépouilles du passé. Elle les laisse derrière elle, en terre d'Egypte, avec la civilisation à laquelle elle les avait pour un temps empruntées. De Pâques en Pâques elle retourne au désert, s'y dépouille, et revient prête pour une nouvelle étape. Elle ne serait pas « étrangère » au monde tout en s'incarnant en lui si elle se refusait à ce dépouillement. L'ère romane nous a donné un art d'une rare profondeur : Auxerre, Vézelay, Poitiers, Saint-Gereon de Cologne ; l'art gothique nous a donné Chartres et Bourges ; l'art baroque a peuplé Rome ; mais l'Eglise d'aujourd'hui ne peut plus refaire du roman, du gothique et du baroque : cela serait se sé-

parer des hommes de son temps. Il en va de même en musique, en prédication, en méthodes d'apostolat.

Que penser alors de l'objection qui ne voit dans les « nouveautés » qu'une originalité et un snobisme bons tout juste à troubler les fidèles ? Certes il existe des « nouveautés » qui sont cela. Mais il serait grave de porter sur tout ce que le Saint-Esprit suscite de jeune et d'actuel dans l'Eglise pareil jugement. Les « nouveautés » tant incriminées sont la plupart du temps le vêtement que prend l'Eglise pour être vraie en notre temps, pour réaliser son incarnation dans l'humain. Vouloir l'empêcher de « bouger », vouloir à tout prix lui conserver les vieux atours du siècle dernier, détruire par une critique impitoyable tout essai d'adaptation à la mentalité de notre génération, c'est tout simplement montrer que l'on n'a pas compris son mystère. C'est même l'empêcher de réaliser sa vocation. Pourquoi faudrait-il qu'en entrant dans une église on soit obligé de vieillir de près d'un demi-siècle, de faire un plongeon dans un monde d'expression artistique absolument révolu ? Et la jeunesse de l'Eglise, et sa saisie de tout humain au service du Christ ? Notre temps, qui a connu l'effrondrement de tant d'illusions, veut le retour à l'essentiel, au non-compromis. L'Eglise eût-elle jamais un temps aussi propice à la proclamation de l'Evangile ? N'allons pas lui couper tout contact avec lui.

Ce que nous disons ici de l'Eglise vaut évidemment de tout chrétien pris individuellement. S'il comprend la vocation et la nature du corps mystique de Jésus-Christ, qui est de proclamer l'Evangile de Jésus à « tout homme venant en ce monde », s'il saisit qu'avant d'être multitude elle est un corps formé par l'union de tous ses fidèles au corps ressuscité du Christ, il découvrira qu'il doit en lui-même accomplir cet Exode. Il comprendra que ses goûts ne cadreront plus à un certain moment, avec ceux de l'ensemble du Corps vivant dont il est membre, qu'il devra s'adapter et, dans la foi en la vérité de l'Eglise, faire confiance. Ce secret de la jeunesse du cœur des Saints. Il faut avoir connu de ces

vieux prêtres ou de ces vieux fidèles ouverts aux idées jeunes, compréhensifs, pour saisir que là est à l'œuvre le véritable esprit de l'Eglise.

« Une des qualités de l'Eglise qui est le plus célébrée dans les Ecritures c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. (...) L'Eglise chrétienne est toujours nouvelle parce que l'Esprit qui l'anime est toujours nouveau », prêchait Bossuet à Metz. Devant les manifestations de cette jeunesse de l'Eglise au lieu de s'inquiéter et de détruire, il convient au contraire de demander à l'Esprit-Saint de nous aider à faire en sorte que dans tous les cœurs coule cette force, dont le Christ nous a dit qu'elle devait embraser le monde. Et que le cri de S. Paul soit toujours présent à nos mémoires, surtout lorsque nous avons à juger ou à diriger ceux qui œuvrent et qui tâchent de faire passer le Christ là où il est encore peu ou mal connu :

« *Frères, n'éteignez pas l'Esprit* ». (I Thess., 5, 19).

Frère J.-M.-R. Tillard, O. P.

La psychologie et la mentalité moderne

Une étude du rôle joué par la psychologie, sous ses formes diverses, jetterait sans doute quelque lumière sur certaines déformations de la mentalité moderne. L'envahissement de la littérature et de la philosophie par la manie psychologique (ce qu'on pourrait autrement appeler le « psychologisme ») n'est un secret pour personne. La raison en peut sembler fort simple à la plupart des gens qui ne manquent pas d'y voir un perfectionnement de la psychologie traditionnelle et un autre signe de « l'évolution » progressive de l'esprit humain. Il serait cependant facile de constater que cette psychologie moderne, qui oscille entre la psychiatrie et la psychanalyse, non seulement n'est pas une continuation ou un développement de l'ancienne psychologie, mais même n'a plus de commun avec cette dernière que le nom.

La mésestime où l'on tient de nos jours la psychologie traditionnelle provient principalement du fait qu'on ne comprend plus le sens de la totalité philosophique où elle avait sa place et sa fonction. Aujourd'hui, si l'on voulait parler de la psychologie selon les prétentions qu'elle affiche, il faudrait, inversement, la présenter comme une totalité à l'intérieur de laquelle la philosophie tout entière trouverait sa place « historique » et son explication. On voit qu'il ne peut s'agir dans les deux cas de choses de même nature.

Rien ne peut faire mieux comprendre le sens et la fonction aussi bien de la psychologie que de la philosophie des anciens, et par là rendre évident le changement de point de vue qui s'est produit depuis, que de se reporter à Platon qui incarne, si l'on peut dire, l'enseignement traditionnel. Pour lui, la fin dernière de toute activité humaine ne peut être que la connaissance, une connaissance illuminative qui dévoile progressivement à l'intellect humain le Bien, qui est Dieu. Saint Thomas, de son côté, donnait à cette connaissance une place tellement primordiale qu'il y subordonnait toutes les fonctions de la société humaine « de sorte que, à les considérer comme il faut, toutes semblent au service de ceux

qui contemplent la vérité ». Ainsi, les diverses activités humaines, aussi bien physiques que psychiques ou intellectuelles, sont comme une échelle dont la base se situe au niveau de la nature physique et le sommet au delà du monde des réalités intellectuelles, en Dieu même.

La psychologie éclairait l'homme sur sa nature et ses possibilités, lui disait « qui peut et doit faire l'ascension des divers états représentés par les degrés de l'échelle et lui apprenait l'usage général qu'il pouvait faire de ses facultés. Autrement dit, ce n'était qu'une étape nécessaire dans l'ascension ; ainsi apprend-on à un artisan la nature de son travail et l'utilité de ses outils. C'était là le sens véritable de la psychologie : éclairer l'homme sur son âme, non pour lui apprendre à s'y complaire, mais afin qu'il la puisse disposer le mieux possible à la connaissance supérieure.

Donc, la psychologie, ainsi conçue par les anciens et transmise par l'enseignement chrétien jusqu'à la Renaissance, s'occupait de définir l'âme et ses facultés ; c'est-à-dire qu'elle s'occupait du principe directeur en l'homme et de ses moyens d'action plutôt que des phénomènes psychiques. La psychologie moderne va à l'inverse : seuls l'intéressent les phénomènes, c'est-à-dire les productions de l'âme, qu'elle s'occupe à classer et tente d'expliquer par diverses hypothèses plus ou moins relatives, sans s'inquiéter même du principe premier de ces phénomènes. Jusque-là, on aurait affaire à une science qui se pourrait justifier d'un certain point de vue inférieur, c'est-à-dire pragmatique. Jusque-là, l'ancienne et la moderne psychologie seraient dans le rapport d'une connaissance des principes à celle de leurs productions ; mais la psychologie moderne a une plus haute ambition qui est d'expliquer et de conditionner les principes mêmes par les phénomènes observés.

La philosophie (dont la conception moderne est aussi éloignée de l'ancienne que la psychologie), selon sa tendance agnostique, emboîta vite le pas et se fit « phénoménologie ». On oublia l'existence même de l'âme qui n'apparut plus que comme le produit des actions humaines dont on s'embarrassait assez peu de connaître le principe véritable (ainsi du pommier qu'on voudrait définir comme étant un ensemble de pommes).

Cela nous valut l'affirmation d'un certain philosophe « existentialiste » (pour appeler les choses par le nom qu'on leur donne) que « l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il s'est fait » (sous-entendu, ce qu'il a ajouté au « néant » ; reste à savoir « qui » est ce « il », car c'est bien ce qui nous importe ici), ou cette autre inversion métaphysique, de Berdiaeff cette fois, « dans la puissance il y a plus que dans l'acte (au sens aristotélicien), dans le mouvement plus que dans l'immobilité, dans la liberté plus que dans l'être »[1] ; c'est-à-dire, en mots simples, qu'il y a plus dans la production que dans le principe, dans quelqu'ordre que ce soit, ou qu'on tire le « plus » du « moins ». A partir de telles suppositions, on pourrait peut-être définir la vie active ou affective etc., de l'homme ; jamais son âme immortelle.

Pourtant, et cela montre bien l'emprise du « psychologisme » sur la mentalité moderne, bien peu nombreux seraient ceux, parmi les chrétiens mêmes, qui n'approuveraient pas à première vue ces sentences « existentialistes », faute de discerner en quoi elles pèchent. C'est sur un pareil fondement que s'est établie la plus grande part de la littérature moderne tellement tournée vers l'action (physique ou psychique) et devenue en fin de compte un laboratoire de psychologie expérimentale.

Par un curieux retour, cette psychologie moderne, tout spécialement sous ses formes littéraires, qui, il faut bien le dire, en vulgarisaient le côté le plus fantaisiste, a poussé à l'imitation des théories qu'elle formulait. De même que la publication de « Werther » avait provoqué une épidémie de suicide et celle de « René » fait lever toute une légion de rêveurs romantiques, ainsi la littérature moderne en son alliance avec la psychologie a produit de toutes pièces des états psychologiques en série, chez ses lecteurs. Il était fatal qu'en un siècle où l'on est tant avide de phénomènes, on le fût de phénomènes psychologiques.

La mentalité moderne, en ce sens, ferait un peu penser à ces mondaines « cultivées » qui ont toute la parure de l'art sans en rien avoir de la saveur ; chacun, de nos jours, a son petit vernis de psychologie

1. *Essai de métaphysique eschatologique.* Traduction de M. Herman Aubier, p. 182.

qui, tel un verre déformant, lui fait voir le compliqué derrière le simple et lui permet de passer une bonne partie de sa vie à s'étudier soi-même, non sans une certaine candeur et beaucoup de complaisance ; car s'étudier, ici, est synonyme de se complaire.

Comme nous voilà loin de l'austère sentence antique : « Connais-toi toi-même », (croire qu'on s'en rapproche par les méthodes modernes, c'est prendre la caricature pour la réalité). Se connaître soi-même, cela voulait dire connaître son âme immortelle, sa part divine, connaître en soi le séjour de la divinité, le royaume de Dieu qui est à l'intérieur de soi. Ce n'est pas l'introspection psychologique (qu'il ne faut pas confondre avec la vie intérieure) qui nous aidera en cette tâche d'abnégation et d'oubli de soi : « qui veut sauver son âme, la perdra »[2].

Et voilà que nous touchons du doigt une autre confusion de la mentalité moderne, et qui consiste à prendre le psychique pour le spirituel. Le psychique comprend tout ce qui est d'ordre inférieur en l'âme, tout ce qui l'attache ici-bas ; c'est le domaine de l'illusion par excellence. Le spirituel a son siège à « la fine pointe de l'âme » : c'est là l'âme véritable qui est en l'homme comme une lumière voilée et qu'il peut découvrir. Cette découverte, co-naissance (« si vous ne naissez de nouveau... ») de soi-même, demande le silence intérieur ; or, en l'homme, c'est la vie psychique qui fait le tapage, qui crée l'angoisse et le souci, qui se pavane comme si elle était maîtresse alors qu'elle n'est qu'une servante indocile et plaignarde. C'est pourquoi toutes les « techniques » spirituelles, aussi bien en Orient qu'en Occident, se sont d'abord employées à faire taire cette suivante, à démasquer ses prétentions, en un mot à surmonter l'illusion psychique : on pourrait même dire que c'est à cette tâche seulement qu'elles se sont employées. Au delà de ce domaine il ne peut plus s'agir de technique, car les moyens humains deviennent inutiles, c'est la vérité elle-même qui agit. Voilà, en passant,

2. Marc, VIII, 35. Cette âme qu'il faut perdre, c'est justement celle que la psychologie moderne voudrait sauver à tout prix. De même dans Luc, XIV, 26 : *Si quis venit ad me, et non odit... animam suam, non potest meus esse discipulus*. Il s'agit de la partie inférieure de l'âme assimilable à Psyché, la partie supérieure étant identique au *Noûs* des alexandrins.

ce qui pourrait éclairer quelque peu la dispute du quiétisme qui demeurera toujours un peu confuse si l'on ne sait distinguer le psychique du spirituel. La théorie quiétiste appliquée à la vie psychique, c'est la perpétuation de l'erreur et de l'illusion.

Les plus grands auteurs chrétiens ont toujours pris soin de distinguer entre la partie inférieure de l'âme (qui est du domaine psychique) et sa partie supérieure (qui est du domaine spirituel). Ainsi, saint Augustin situait la raison au sommet de la partie inférieure et lui attribuait la science comme moyen de connaissance, tandis qu'au sommet de la partie supérieure, il situait l'intellect auquel il attribuait la Sagesse [3]. Saint Thomas pareillement distinguait les facultés se rapportant à la partie inférieure de celles se rapportant à la partie supérieure : « Tout comme la manière de procéder par raisonnement est attribuée à la philosophie de la Nature, parce qu'en elle plus qu'en toute autre on fait usage du raisonnement ; de même la manière de procéder par intuition intellectuelle est attribuée à la science divine, parce qu'en elle plus qu'en tout autre on peut discerner le processus de la connaissance purement intellectuelle (intuitive) » [4].

La psychologie moderne a tout simplement supprimé la partie haute, pourrait-on dire, et a remplacé « l'intuition intellectuelle » par une vague « intuition » souterraine ou subconsciente dont la première idée remonte peut-être à Bergson et qui se rapporte beaucoup plus au domaine de l'instinct « vital » qu'à celui de la connaissance intellectuelle. C'est un peu comme si l'homme, par sa nature psychique, se penchait au-dessus des gouffres de la Nature (c'est-à-dire du monde du changement) et prétendait y apprendre sa vraie nature, alors que sa vraie nature est au-dessus (transcendante) et qu'il ne peut l'apprendre qu'en fixant sa vue sur le monde des principes qui ne changent pas.

Rien n'est plus dangereux pour l'homme (pour sa vraie liberté) que la perte de vue des réalités spirituelles, et nos philosophes modernes,

---

3. *Sermon*, XLIII : *De Verbis Isaiæ.*

4. *Dicendum quod sicut rationaliter procedere attribuitur naturali philosophiæ, quia in ipsa observatur maxime modus rationis, ita intellectualiter procedere attribuitur divinæ scientiæ, eo quod in ipsa observatur maxime modus intellectus* (*In Boetium de Trinitate*, q. 6, art. 1, ad 3).

qui se croient très éclairés, travaillent inconsciemment à l'obscurcissement de ces réalités. Parler d'humanisme, de conscience humaine, d'angoisse « existentielle », etc. n'est que verbiage et qu'illusion s'il n'y a pas en l'homme la nature spirituelle, le parentage divin. Or ces mêmes philosophes, après avoir nié la véritable nature de l'homme prétendent y ajouter de nouvelles « dimensions » et chacun y va de « sa » métaphysique (encore beau s'ils ne nous en présentent pas une nouvelle en chacun de leurs livres).

Le bon sens n'a que faire de tout cela, et, délaissant la philosophie creuse, il s'est tourné vers la psychologie qui elle, au moins, est effective en quelque sorte. Les psychologues (pragmatiques, évidemment) de nos jours sont légions et c'est d'eux que l'Etat tout-puissant aura besoin pour organiser la vie de chaque citoyen, c'est eux qui décideront de la normalité ou de l'anormalité des aspirations de chacun, c'est eux aussi qui aideront à « l'homogénéisation » de l'humanité. Mais ces maîtres de la psychologie, s'ils ont quelque aptitude à diriger la vie psychique (ce qui a bien peu d'importance en fait, si l'on ne sait vers quoi la diriger et à quoi l'ordonner), ces maîtres disons-nous, s'ils n'ont de plus un véritable développement spirituel, ne pourront que servir à augmenter encore l'anarchie intellectuelle qui bouleverse actuellement le monde.

Ce qu'on semble ne pas vouloir comprendre, en un siècle où la première préoccupation générale est le « standard » de vie, c'est que l'humanité de tout temps et sur toute la terre a été guidée « intérieurement » par des saints (au sens le plus sublime de ce mot) ; que ces saints aient été noirs ou rouges ou jaunes importe bien peu. De tout temps aussi (du moins de tout temps « historique ») il s'est trouvé des pouvoirs temporels pour usurper par la force cette « autorité spirituelle » et prétendre guider les peuples en un domaine où ils n'avaient aucune aptitude ni aucune lumière. Ces pouvoirs représentaient alors l'obscurcissement et l'ignorance à son plus bas degré, ce qui rendait leur influence somme toute assez bénigne en ce qui a trait au domaine spirituel. Par contre, ce que nous appelons le psychologisme présente des

dangers autrement graves, justement parce qu'il exploite la confusion dénoncée plus haut entre le psychique et le spirituel. Son influence atteint tous les domaines ; celui de l'art, par exemple, (on connaît le « psychologisme » de Malraux avec ses « musées imaginaires ») que les hypothèses psychologiques ont voulu détacher de son parentage spirituel pour le rapporter au domaine psychique, comme si l'art dans son entier n'était qu'une vague poursuite de l'esprit humain (employé ici au sens ordinaire qui l'identifie à la partie inférieure de l'âme). Nous voulons bien qu'il en soit ainsi de l'art moderne, et c'est même à partir de celui-ci exclusivement que les théories ont été d'abord élaborées pour être ensuite étendues à l'art universel, c'est-à-dire l'art traditionnel (et par là nous entendons l'art de toutes les sociétés traditionnelles, sur la terre entière, non l'art académique développé en Europe, de la Renaissance au temps moderne) qui est une transcription symbolique de réalités d'ordre spirituel. Il serait aussi fantaisiste de rapporter cet art à la sentimentalité ou à la raison individuelle que de prétendre que les hiéroglyphes égyptiens, qui sont pareillement des transcriptions symboliques, ont été « inventés » pour plaire au sentiment esthétique de quelque pharaon [5]. A. K. Coomaraswamy fait remarquer que tout l'art traditionel parle de Dieu, ce qui est assez embêtant pour les théoriciens modernes, à moins qu'ils n'admettent que Dieu aussi soit une « invention » des hommes : or, c'est bien à quoi ils tendent plus ou moins consciemment suivant le cas.

Nous croyons que ce dernier exemple illustre assez bien la portée du « psychologisme » moderne, principalement fondé sur une surestimation de tout ce qui est d'ordre individuel, et fait voir qu'il mène presque fatalement, malgré les innocents atours dont il se pare parfois, à la négation de tout ce qui est d'ordre universel et, par ainsi, à l'oubli du monde des réalités spirituelles dont la vie psychique n'est qu'un illusoire reflet.

J.-C. Dussault

5. Nous ne nions évidemment pas qu'il y ait dans la « transcription symbolique » une part individuelle, puisque cette transcription est faite par des hommes, mais cette nuance individuelle est de l'ordre des moyens et non de l'ordre des fins. D'ailleurs cette nuance individuelle est loin d'avoir l'importance que les théoriciens modernes voudraient lui attribuer. C'est pourquoi la scolastique ne distinguait pas l'artiste de l'artisan comme l'a justement remarqué J. Maritain (*Art et scolastique*).

Regards sur «Les stances» de Moréas

Il y a quatre ans, nous participâmes à une excursion de l'association Budé en Grèce. Deux semaines s'écoulent vite, et nous devions nous en tenir aux centres les plus importants. Comme de juste, nous visitâmes Epidaure et son théâtre, le plus beau de Grèce. Les gradins étincelaient au soleil et prenaient à contre-jour une teinte violacée. La veille, nous étions passés par Trézène et le bois à l'ombre duquel Hippolyte chassait : nous foulions une terre sacrée qui conserve le souvenir des héros et des dieux. Au centre du théâtre, notre jeune guide, professeur dans un collège secondaire d'Athènes, d'une science accablante, presque germanique (si l'Allemagne a subi au dix-neuvième siècle l'influence de la Grèce, l'inverse est vrai), nous récitait un hymne que la tradition attribue à Homère, avec des gestes un peu raides qui me rappelaient les attitudes des Apollons archaïques. Ces invocations aux dieux le laissaient froid, car il se disait athée ; il voulait tout simplement montrer les merveilles acoustiques de ce théâtre. Il me demanda de participer à la démonstration et de déclamer un texte. Debout dans l'orchestre, je récitai :

Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu :
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.

Cette strophe cursive et dense montait dans le ciel entièrement bleu, comme une fumée qui s'échappe légère d'un bûcher. Je n'ignorais point les limites des *Stances* de Moréas, ni celles de ces vers qui excluent tout au-delà ; cependant à Daphni, devant les lauriers-roses qui tremblaient sous le vent, je ne pus m'empêcher de dire à voix basse :

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux.

Moréas est grec : on s'en rend compte lorsqu'on lit *Les stances* qui invoquent sans cesse le destin. On l'a cependant trop répété et lorsqu'il

fut devenu chef de l'école romane, on l'a trop facilement opposé aux décadents qu'il avait reniés, comme si une naissance grecque faisait bénéficier automatiquement des avantages de la civilisation gréco-latine. Il faut oublier ces banalités et juger Moréas d'après son œuvre seule.

Le temps n'a pas épargné celle-ci. Les nombreux recueils qui précèdent *Les stances* supportent difficilement la lecture : les néologismes, les archaïsmes, dans l'ensemble le manque de simplicité et d'inspiration découragent à tout moment le lecteur. C'est uniquement par *Les stances* que Moréas a mérité de passer à la postérité (je ferais une exception pour quelques scènes d'*Iphigénie*). En face de ces stances, on a beau manifester de la mauvaise volonté, on finit par reconnaître qu'elles sont l'œuvre d'un poète inspiré. Ainsi s'exprime à ce sujet Thibaudet : « Quant aux *Stances*, il m'est arrivé autrefois d'être trop sévère envers elles. Je n'en reconnaissais guère qu'une douzaine de très belles. Je triplerais aujourd'hui. Et les amis de Moréas peuvent légitimement espérer qu'à ma prochaine lecture ce nombre augmentera encore » [1]. On voudrait reprocher à Moréas ce retour un peu artificiel au classicisme, et l'on doit admettre que le classicisme des stances est discret : point de rhétorique, des allusions mythologiques transparentes et peu nombreuses, la suggestion plutôt que l'affirmation, une versification soignée, mais qui fuit toute virtuosité, peu d'archaïsmes. Toutes ces qualités, certes, ne font pas un poète de génie, mais elles ont permis à l'œuvre de durer.

On ne saurait, bien entendu, ignorer les limites de ce recueil. Si Moréas n'étale pas sa vie privée devant nos yeux, s'il n'entre pas dans des détails intimes, il ne parle pas moins de lui uniquement : le prochain n'existe pas pour lui. Il faut toutefois excepter deux poèmes du troisième livre, où il parle d'une personne qui l'a fait beaucoup souffrir. Cette souffrance a produit un vers rempli de substance :

Plein d'angoisse le temps rampait entre nous deux (p. 59).

N'est-il pas frappant qu'un de ces poèmes commence ainsi :

1. Texte cité par R. Niklaus, *Jean Moréas poète lyrique*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1936, 250 pages. Les références qui suivent renvoient aux *Stances*, Paris, Mercure de France, 1945, 158 pages, 38e édition.

Me voici seul enfin, tel que je devais l'être (p. 58).

Cet horizon, qui se borne à l'âme de l'écrivain réduit la portée des *Stances*. Moréas, cet homme d'un orgueil immense, d'un orgueil désarmant par sa naïveté, est un digne fils des romantiques. Pourtant ceux-ci croyaient dans l'ensemble à un au-delà. Le surnaturel est cruellement absent des *Stances*. Nous ne vivons que quelques années, nous dit le poète. Il faut jouir des bons moments, supporter les mauvais, voir venir la mort sans appréhension.

Sans plus nous soucier et sans jamais descendre,
Evanouissons-nous ! (p. 81).

Faut-il appeler cette vertu « ataraxie », en utilisant un mot grec ? Ce calme complet et cette résignation de l'âme rappellent davantage la *nivarna* de la religion bouddhique. Le vouloir-vivre est propre à l'humanité, qui ne peut se résigner à la mort que dans la croyance en un monde surnaturel. On a admiré le courage avec lequel Moréas a souffert la mort. A ce courage inhumain et orgueilleux, nous préférons l'inquiétude du chrétien mourant qui se demande si ses œuvres et la grâce de Dieu le rangeront du côté du Christ.

Jugeons Moréas en tenant compte de ses limites et nous louerons d'abord sa pudeur. Ce Grec si bavard et vaniteux a connu enfin dans *Les stances* la force du silence. S'il oublie l'existence de son prochain, du moins il n'étale pas ses aventures sentimentales. Tout prend chez lui un tour abstrait.

Malgré les réserves que nous portons sur le manque de vouloir-vivre de l'auteur, nous ne nions pas toutefois complètement son courage, ni même une certaine sagesse : sagesse courte, mais incontestable qui veut que nous acceptions la vie comme elle vient, sans nous offusquer. Si nous ne pouvons être heureux, nous pouvons toutefois manifester du courage devant la mort.

Les maux les plus ingrats me sont présents des dieux (p. 13).

Nous étions tentés de comparer cette sagesse à celle d'Esope et à celle de son imitateur français, La Fontaine. Mais La Fontaine, ce bon épicurien, insiste beaucoup plus sur la jouissance des plaisirs que sur la résignation aux malheurs.

Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve (p. 20)

Une telle morale, quand on la considère d'un peu près, est bien décevante. Si la vie n'a aucun sens, si elle n'est que l'ombre d'un rêve, à quoi bon tout ce stoïcisme qui ne mène à rien ? La noblesse de Moréas vieillissant est trop grande pour qu'on voie ici une attitude, et il est consolant pour l'homme que l'instinct lui conseille des actions justes, alors que son cerveau raisonne mal.

Les mots « destin » et « dieux » reviennent souvent dans *Les stances* : vocabulaire étrange pour un agnostique. Je lis au hasard ces vers :

Pendant que je médite, agitant les pensées
Où le noir destin m'a rivé (p. 102).

Quel est d'après Moréas, ce destin ? Veut-il dire qu'une force mystérieuse nous régit et que l'homme à ce moment n'est plus le centre de l'univers ? Si une force extérieure nous mène, on aurait aimé que l'auteur nous indiquât sa nature, au lieu d'employer un terme vague, sans jamais l'expliquer. Il est vrai que la poésie se soucie peu de définir, mais elle doit tout au moins pénétrer par intuition dans les mystères de la vie.

L'homme, selon Moréas, doit mourir et il doit se résigner à son destin, courageusement. Cet agnostique ne croit pas à un au-delà, et à cet au-delà, il trouve un succédané : l'œuvre du poète qui survit au poète. Il écrit, non sans une certaine fatuité :

Laisse les uns mourir et vois les autres naître,
Les bons ou les méchants,
Puisque tout ici-bas ne survient que pour être
Un prétexte à tes chants (p. 83).

Il parle parfois de sa lyre et des muses, mais il insiste somme toute assez peu sur le thème de l'œuvre qui apporte de la gloire au poète. Moréas, à la fin de sa vie, avait trop connu de désillusions.

Constamment, Moréas associe le monde extérieur à ses méditations. De temps en temps, on lit des poèmes sur la Grèce à laquelle ce poète était demeuré fidèle et ces poèmes comptent parmi les plus beaux du recueil.

Sunium, Sunium, sublime promontoire
Sous le ciel le plus beau (p. 77).

Cependant Moréas ne décrit pas uniquement le ciel bleu et pur de Grèce et la mer transparente. Paris rivalise avec les paysages antiques, un Paris tout intime, un Paris de banlieue.

Le coq chante là-bas ; un faible jour tranquille
Blanchit autour de moi (p. 25).

Avec une égale simplicité, il chante le Parthénon brillant dans la lumière et une dernière flamme sur le mur de l'octroi. Ces deux amours, Paris et la Grèce, ne pouvaient se nuire, car il voyait en Athènes son berceau, non le berceau de la civilisation occidentale.

Il ne peint pas toute la nature, comme Victor Hugo, mais quelques aspects, avec parcimonie. Ces paysages rappellent les paysages de Grèce où l'on aperçoit quelques touffes de lauriers-roses, un champ d'oliviers, quelques cyprès, une montagne, au loin la mer et un ciel bleu. Il chante surtout l'automne, la saison du dépouillement et du renoncement, sa saison de prédilection. Ces images de l'automne donnent le vertige, il y manque les tons chauds et apaisants, le dernier rayon de soleil. Les feuilles tombent, c'est le temps de l'anéantissement. Cependant l'imagination de Moréas fait des rapprochements d'une grande beauté :

Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages (p. 131).

Le thème de l'arbre seul et du cyprès revient souvent également. En digne fils de l'Hellade, il chante la mer, la lune et les roses. C'est tout. Comme les romantiques, il associe la nature à son tourment, mais c'est une nature non panthéiste, qui ne rend point l'homme vertueux. Il peint son entourage : le marronnier qui l'ombrage, une rose qu'il a choisie au fond d'un vieux panier. Il demande à cet entourage de le consoler. « Je suis ton suppliant », va-t-il jusqu'à dire à la nature (p. 64).

Si l'on admire le stoïcisme de l'auteur, on doit reconnaître également les qualités de l'artiste. On remarque d'abord une certaine familiarité. Il ne s'agit plus d'emprunter à l'Orient des images mystérieuses, ni d'inventer des royaumes, mais de regarder tout simplement son entourage et de le bien peindre. Pour décrire la pluie printanière, Moréas se sert d'une comparaison réaliste qui, grâce à l'art du poète, perd toute vulgarité :

> *Et plus que l'arrosoir balancé sur la mousse,*
> *Comme tu prends mon cœur dans ton réseau léger* (p. 47).

Plus loin, cherchant un abri contre la pluie, il se réfugie « sous le hangar des routes » (p. 47). Grâce au talent du poète, les réalités les plus banales se poétisent.

Le petit nombre des figures de style atteste la simplicité de cet art. Moréas emploie plutôt la comparaison, que la métaphore et il compare avec une grande sobriété, mais toujours avec bonheur. Lorsqu'il nous dit « des caps sourcilleux lèvent un front superbe » (p. 16), on notera le rapprochement entre « front » et « sourcilleux ». Les rameaux d'avril sont une « verte lumière » (p. 41). Le poète ouvre sa fenêtre et « comme sur un grand fleuve », la nuit s'étend en son être (p. 101). L'obscurité des feuilles » distille le matin (p. 121). Toutes ces images neuves s'insèrent parfaitement dans le texte et il faut lire avec attention pour les découvrir.

La figure préférée de l'auteur est l'interpellation ; c'est par elle que commencent habituellement les poèmes des stances, non sans un certain abus. Mais comme l'auteur ne multiplie pas les interpellations, à l'inté-

rieur des poèmes, le procédé ne devient pas monotone. Nous sommes loin, dira-t-on, du symbolisme. Peut-être, mais dans l'ensemble, l'auteur suggère plutôt qu'il n'affirme. Et les poèmes ne sont pas d'une clarté malherbienne, tant l'auteur saute d'une idée à l'autre, sans se soucier des transitions. Parfois il nous laisse deviner le sens d'un poème, comme dans ces deux stances où il compare la musique des roseaux à la voix de l'arbre solitaire (p. 30) : Nous avons compris que l'arbre symbolisait le poète solitaire.

Une des qualités les plus essentielles du poète est la concision. Peu d'écrivains arrivent à renfermer tant d'idées en si peu de mots. Cette concision presque ésopique est d'ailleurs imposée par le souffle court du poète. Certaines strophes ont un tour si définitif qu'on ne saurait y changer un seul mot :

La vie est la fumée et la mort est son ombre ;
Intérêts, capitaux,
Tout est dans la balance : il faut chercher le nombre
Qui règle les plateaux (p. 92).

Le vocabulaire est d'une grande simplicité : plus de néologismes, comme aux beaux jours du symbolisme. Il nous parle même

D'une belle rivière et qui commence à prendre (p. 13).

Ce n'est que par exception, qu'il décrit une « tête entrechenue » (p. 14), qu'il emploie les mots « remembrer » (p. 105), « dépareillé » (p. 73). Ces audaces sont modérées : certains ont noté l'emploi un peu hardi de « supputer » au sens figuré (p. 25). Ailleurs l'auteur écrit :

Mais je m'élance hors la Parque et le malheur (p. 60).

On peut passer au poète certaines libertés grammaticales, à condition qu'elles soient raisonnables. Mais plus que ces hardiesses, on doit noter le tour légèrement archaïque de la langue. L'auteur, toutefois, évite les excès de la période « romane ». Il écrit comme dans les tragédies du dix-septième siècle :

Sommes-nous pas de vieux amis (p. 42).

Comme dans l'ancien français, souvent l'objet direct est inséré entre l'auxiliaire et le participe, et l'accord a lieu.

Et moi, lorsque le Pinde et les neuf sœurs ensemble
Ont mes vœux couronnés (p. 45).

Il va de soi qu'il parle souvent de Parque et de Muse, de Pinde et de Lyre, mais il n'abuse jamais de la mythologie. Signalons ce poème qui a grande allure et qui rappelle tant Malherbe :

Palinure au grand cœur, le pilote d'Enée... (p. 44).

Les inversions sont nombreuses : bien qu'elles ne déparent pas ces strophes d'un tour classique, on aurait préféré n'en point découvrir, car la lanque poétique du vingtième siècle les a complètement abandonnées.

La versification est d'une grande adresse : on sent ici l'aisance du poète qui, au terme de sa carrière, maîtrise son métier parfaitement. La plupart des poèmes n'ont que deux strophes, ce qui atteste bien le souffle court du poète. Un seul comporte cinq strophes. Quelques poèmes comportent quatre strophes ou même une seule strophe. Beaucoup ont trois strophes. Toutes les strophes contiennent quatre vers, si l'on excepte deux poèmes à une strophe qui compte huit vers.

L'étude des mètres serait trop longue à faire ici : Moréas, avec une maîtrise remarquable, varie les mètres. Si l'on excepte trois poèmes où il emploie le vers de sept syllabes, il emploie toujours les mètres pairs. L'alexandrin, par ordre d'importance, alterne avec l'alexandrin, avec le vers de six syllabes, l'octosyllabes, le vers de quatre syllabes. Moréas n'emploie jamais, chose curieuse, le décasyllabes.

Les rimes sont pour la plupart croisées, mais on trouve un poème à rimes embrassées et trois poèmes à rimes plates. Les rimes fuient toute richesse excessive. Elles sont en général suffisantes : point d'assemblages rares qui veulent surprendre le lecteur. Les césures sont dans l'ensemble régulières et ne visent pas à l'effet. Les trimètres romantiques sont rares :

M'accompagnait sans rien changer à mon destin (p. 137).

Notons toutefois cette irrégularité :

Ce sont troupeaux encore les cygnes du Caystre (p. 10).

Les rejets sont peu nombreux :

Comme se pare une haie
Apre d'une jeune fille (p. 144).

L'auteur ne se complaît plus comme autrefois dans des harmonies étudiées. L'harmonie est toujours discrète :

Et la brise tout bas sous les tilleuls soupire (p. 119).

Parfois dans une strophe des rimes féminines et masculines aux sonorités semblables se succèdent, parfois également on trouve à l'hémistiche une assonance, mais l'auteur ne se complaît pas dans ces effets. Certes on pourrait critiquer quelques expressions rocailleuses, comme « aux pâles frêles lys » (p. 57), « Bien qu'ainsi tu te couronnes » (p. 106), une certaine façon disgracieuse de terminer les vers par des monosyllabes, sans amortir l'effet par le mot précédent :

Je vous entends glisser avec un secret bruit (p. 117).

Tant de simplicité, tant de sobriété, tant de discrétion ont montré que l'on pouvait être un grand poète en regardant autour de soi, en employant le vocabulaire de tout le monde. Une telle leçon était nécessaire après les nombreux excès des premiers poètes symbolistes. Elle n'est pas inutile au Canada français, où des poètes de vingt ans, dans des recueils de trente pages, dynamitent la langue pour atteindre l'essence des choses.

Jean MÉNARD,
Professeur de littérature
à l'Université d'Ottawa.

Silhouettes Turques

Pays de légendes antiques, d'événements historiques, de rêves exotiques et de réalisations modernes, le territoire de la Turquie actuelle porte encore les traces et les trésors d'une pyramide de civilisations. Avant l'arrivée des légions turcomanes en Asie Mineure à la fin de XIe siècle, les Hittites, les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzantins et même les Latins avaient occupé le pays pendant de longues périodes, laissant ainsi à chaque fois des marques de leur passage et de leur culture. Et n'oublions pas que c'est sur des groupes ethniques de l'Asie Mineure, que saint Paul, avait réussi ses premières missions.

C'est à travers cette cascade de cultures que nous avions toujours imaginé la Turquie, plutôt qu'à travers les confidences et les descriptions de Pierre Loti, de Claude Farrère et des romantiques attardés de la fin du siècle dernier. Certes l'ombre amoureuse d'*Aziyadé* et les mânes des *Deschantées* au sourire triste hantent peut-être notre mémoire en songeant aux rives du Bosphore ; mais ce voile sentimental disparaît avec l'afflux des images d'un passé glorieux et abondant, et l'expérience des réalisations étonnantes de la Turquie moderne.

Pour prendre conscience des unes et des autres, il faut se rendre d'abord à Istanbul, que les livres d'histoire nous présentent comme Byzance et Constantinople successivement, et rayonner de là dans cette Anatolie qui a nourri tant de peuples divers et qui porte encore les vestiges de leur grand héritage. On peut y parvenir aujourd'hui par avion de n'importe quel point de l'horizon, par l'Orient-Express qui emprunte la double voie de Sofia ou de Salonique, ou encore par de luxueux paquebots.

Un sort heureux voulut que nous empruntions la voie maritime en partant de Marseille à bord de l'*Adana*, un grand courrier tout blanc qui porte le nom d'une ville de Cilicie tout près de Tarse où saint Paul vint au monde. Nous filons entre côtes grises et le château d'If, qui fait toujours penser au Masque de Fer mystérieux et aux exploits du

Comte de Monte Cristo. La mer est superbe et elle le restera jusqu'à la fin du voyage ; ce qui nous permet d'apprécier les gâteries du bord et l'agréable initiation à la cuisine turque avec les dolmas, les kebabs, les keoftés, les imam-baildis et les baklavas, arrosés de raki et de vins anatoliens. Pour ajouter à l'intérêt du périple, on fait escale à Gênes, à Naples et au Pirée, d'où un grand boulevard nous mène jusqu'à Athènes et bientôt à la contemplation renouvelée de l'Acropole et de ses trésors. C'est ensuite le passage de la Mer Egée avec ses archipels, et bientôt les feux de Sed-ul-Bar à l'entrée des Dardanelles que caressent les premiers rayons de l'aurore.

Pendant les 46 milles des célèbres Détroits que nous traversons à petite allure, des images fantastiques peuplent dans notre imagination les collines boisées et les accidents géographiques que nous admirons à bâbord comme à tribord. Axe fatidique de la politique mondiale, les Dardanelles ont tant vu et digéré, depuis les hordes de Xerxès au temps d'Eschyle, jusqu'aux divisions britanniques vainement lancées en 1915 par Churchill contre les fortifications gigantesques de la presqu'île de Gallipoli. Les cimetières militaires qui dominent la Baie de Suvla ne sont pas aussi loin du Golfe de Saros qui baigne la Thrace, où l'OTAN a réalisé récemment des manœuvres amphibiennes de grandes envergures. Inutile d'ajouter que tous les Détroits, et jusqu'à l'embouchure du Bosphore à la Mer Noire, sont savamment fortifiés sous des camouflages qui leur laissent toute leur saveur bucolique et pacifique.

L'apparition d'Istanbul est progressive mais saisissante : car aucune autre ville au monde ne vous présente les armes ainsi, avec les pointes de ses élégants minarets qui se dressent vers le ciel. C'est la rive sud de la Pointe du Sérail qui se découvre à vous tout d'abord, avec la masse imposante de Ste-Sophie et du vaste pâté des bâtiments de l'ancien palais royal. Le reste de l'énorme ville ne se dévoile à vous qu'après avoir contourné la Tour blanche de Léandre, qui semble plantée dans la mer. Cette construction trapue rappelle la légende des amours de la prêtresse Héro et du fougueux Léandre, protégés par la bienveillance

d'Aphrodite elle-même. Pour aller voir son amante Héro sur la côte européenne, le jeune homme devait nager la nuit depuis Abydos sur la côte asiatique où il habitait. Mais un soir, la tempête l'emporta vers la mort ; et le lendemain quand Héro vit le cadavre de Léandre rejeté par les flots, elle se jeta dans la mer pour l'embrasser une dernière fois et périr ainsi avec lui. Cette constance devait avoir fait impression sur le peuple ; car on compte trois Tours de Léandre en Turquie : celle d'Istanbul, celle de Mersin dans le sud, et celle de Trabzon en Mer Noire dans le nord.

Après avoir fait un grand arc de cercle dans le Bosphore, notre navire laisse les faubourgs de Kadikeuy et d'Uskudar sur la côte asiatique, pour foncer vers l'entrée de la Corne d'Or qui est barrée par l'énorme pont de Galata. Les coupoles d'un gris-violet des mosquées à droite, et les silhouettes massives des pâtés de grands bâtiments de Beyoglou et de Péra à gauche, semblent séparés par la Tour de Galata qui monte la garde à l'entrée de la Corne d'Or. L'*Adana* passe lentement à travers des bateaux à l'ancre venant de partout, et vient accoster à quai, où déjà les bruits de la ville répondent aux sirènes des bateaux-mouches qui tissent constamment leurs sillages entre les rives du Bosphore si accueillantes.

* * *

Autrefois colonie grecque et romaine, puis cité-reine du Christianisme oriental, puis capitale opulente des sultans-caliphes de l'empire ottoman, et maintenant métropole prestigieuse de la Turquie moderne, l'énorme ville d'Istanbul avec ses faubourgs compte aujourd'hui près de deux millions d'habitants, soit près d'un douzième de la population totale du pays. Avec le confortable Péra Palace et le moderne Divan Hôtel, le rectangle élancé, vitreux, fonctionnel de l'Istanbul-Hilton forment la grande trilogie hôtelière de la métropole. Avec ses vastes salons ornés de lourds tapis et de tapisseries modernes, ses bars et ses restaurants multiples, ses nombreux ovals de danse, sa piscine bordée de cabanas et de tables à parasol, le fastueux Hilton représente tout le luxe des

palaces américains, et reste le rendez-vous inévitable de tous les personnages qui vivent ou qui passent dans la métropole. De notre vaste balcon au cinquième étage, tout le Bosphore est à nos pieds, et nous offre la nuit l'effet indescriptible d'une gigantesque illumination multicolore.

Dès le lendemain, nous entreprenons l'exploration de la ville complexe. Les grands boulevards bordés de constructions modernes du quartier de Péra mènent vers l'ouest jusqu'à la tête du Pont de Galata, qui permet l'accès de la vieille ville. Car c'est Sainte-Sophie d'abord, qui attire invariablement le visiteur : cette vaste construction mesure 77 mètres sur 72 mètres, alors que Notre-Dame de Paris a 136 mètres de long ; et son dôme énorme compte 32 mètres de diamètre, alors que celui de Saint-Pierre en mesure 42 d'un jet. L'impression d'immensité de Sainte-Sophie s'explique par l'absence d'objets ou d'effets architecturaux, qui ailleurs encombrent l'espace et empêchent le libre essor du regard et de l'esprit. Les architectes de Justinien surent réaliser magnifiquement ce chef-d'œuvre suprême de l'art chrétien.

Loin de paraître emprisonné dans l'intérieur de Sainte-Sophie, l'espace révèle au contraire ses qualités propres en formant un tout harmonieux. La coupole surplombant la nef est épaulée par des demi-coupoles, qui en prolongent l'effet et doublent l'espace couvert. Chacune de celles-ci est appuyée à son tour sur deux grandes niches sphériques. Des galeries formant un étage séparé courent tout autour de l'édifice : elles étaient à l'origine réservées aux femmes. L'impératrice Théodora y prenait place quand elle venait assister aux offices. Parmi les cent colonnes surmontées de magnifiques chapitaux pour la plupart, les yeux s'arrêtent sur les quatre paires de colonnes de porphyre situées aux quatre angles de la nef, qui proviennent du grandiose Temple du Soleil de Baadbek, d'où Aurélien les avait d'abord emportées à Rome après sa campagne syrienne.

Les merveilleuses mosaïques de Sainte-Sophie s'échelonnent depuis l'époque de Justinien qui termina la basilique en 537, jusqu'au

XIVe siècle. Quand Istanbul tomba en 1453 dans les mains des Turcs, elle leur servit de mosquée : les mosaïques furent dissimulées par des draperies et au XIXe siècle, elles furent recouvertes de plâtre. Dans la période entre les deux guerres mondiales, un américain obtint l'autorisation de les dégager et de les nettoyer : leur éclat extraordinaire fait revivre le passé plus directement que n'importe quel autre forme d'art. On reste encore fasciné, par exemple, par la mosaïque du « Christ Furieux» qui est unique comme expression. La contemplation de ces trésors de Sainte-Sophie trouve son complément dans les nombreuses mosaïques de la Mosquée Kariyé. Ajoutons que toutes deux sont aujourd'hui des musées nationaux, à la suite d'un geste audacieux de Kémal Ataturk, fondateur de la Turquie moderne, qui a voulu briser par la même occasion, un lien sentimental de la Turquie impériale avec les nécessités de l'art et de la vie actuelle.

Parmi les palais lourds d'histoire des sultans, celui du Vieux Sérail réclame une visite prolongée, en raison de ses constructions et des trésors qu'il renferme : les appartements du Sultan, la section luxueuse du harem, la bibliothèque, le Mabeyin Kiosk, le théâtre, la salle du trône, et les collections fabuleuses d'objets d'art. Nous avons remarqué en particulier l'inégalable série de faïences comprenant entre autres un ensemble ravissant de porcelaines vert céladon ; un palais en miniature donné par l'empereur du Japon au sultan Abdul-Hamid, fait en filigranes d'or et agrémenté de personnages et d'arbres nains ; un équipement impérial de pèlerinage, composé de la selle et du caparaçon d'un chameau, d'une vaste tente avec des broderies intérieures, et d'un énorme brise-vent à l'abri duquel on pouvait dresser la tente impériale : enfin la collection des trônes impériaux, sertis de pierres précieuses et recouverts de soies brodées avec des fils d'or.

Dans les anciennes cuisines avec des rangées de foyers, on pouvait préparer de sept à dix mille repas. Plus loin, l'énorme salle du conseil des vizirs avait une ouverture grillagée percée dans un mur, par où le sultan pouvait tout entendre sans être vu. C'est ainsi que l'un d'eux,

mécontant de ses ministres, leur fit servir un jour dans cette même salle du café mêlé de poison ! Mais peu de Turcs pourraient dire aujourd'hui avec le poète « Nourri dans le sérail, j'en connais des détours » ! Car le Vieux Sérail est aujourd'hui un musée, qui ne porte guère les traces des sombres histoires et des intrigues souvent mortelles de leurs anciens maîtres et de leurs serviteurs, femmes, vizirs ou janissaires.

* * *

Qui dit sérail, dit harem. Et le harem nous fait naturellement penser à comparer la situation des femmes turques d'antan avec celles qui enrichissent la vie sociale de la république. Autrefois, les femmes ne participaient jamais à la vie sociale, surtout de 1755 quand elles furent obligées de porter le voile. Elles passaient la plupart du temps dans leur intérieur, s'occupant des enfants et des soucis du ménage, et apprenant parfois les arts, la lecture, le chant et la guitare ou la danse. Avec leur *pashmalik* ou argent de poche, elles s'achetaient des robes et des bijoux. Les jeunes filles attendaient que leur père leur choisisse un époux ; et encore, elles ne voyaient leur mari qu'après la cérémonie du mariage. Mais là encore, la nouvelle mariée avait des rivales ; car la loi coranique permettait au mari d'avoir quatre femmes, et tolérait qu'il leur adjoigne même des odalisques. Malgré ces restrictions, la femme n'avait même pas de sécurité légale, car son mari pouvait la divorcer toujours à son avantage. Enfin, elle avait des droits très restreints, cédant à ses frères la plus grosse part d'un héritage, et incapables de témoigner en cour. On peut comprendre que les romanciers exotiques aient profité de ces situations, pour donner à leurs contes des cadres et des thèmes merveilleux.

Mais la femme turque d'aujourd'hui est l'égale de celles des nations les plus évoluées. Jouissant d'une liberté complète et de l'égalité avec les hommes, elles travaillent dans les bureaux et les administrations publiques, suivent des professions libérales, et s'habillent à l'européenne depuis qu'une loi avait arraché le *fez* aux hommes et le *yashmak* aux femmes. La Guerre de Libération faite en 1922 par Kémal Ataturk, était

en même temps une guerre de libération pour les femmes. En 1926 la loi coranique était remplacée par le Code Civil suisse : du coup, le droit de divorce était accordé aux femmes comme aux hommes, et les cas se réglaient en cour. En 1930, une loi donnait aux femmes le droit de vote municipal, et en 1935 elles gagnaient des droits politiques complets.

Aux premières élections qui suivirent cette loi, le parlement turc unicaméral, la Grande Assemblée Nationale, eut 17 femmes comme députés. Depuis, on eut des femmes avocats, des femmes juges et même des femmes médecins. Le haut personnel administratifs des banques et des industries compte beaucoup de dames. Il y a près de 14 000 institutrices en Turquie. Le monde artistique compte aussi des actrices et des chanteuses d'opéra qui ont même joué à l'étranger avec grand succès. Les personnages féminins que nous avons vus dans des pièces de théâtre avaient tout le charme et le savoir-faire de leurs sœurs parisiennes. Disons enfin que plusieurs dames ont déjà pris rang sur la scène politique internationale, telles Mme Makbule Diblan, député, Mme Nermin Adadan, avocat et journaliste, et Mme Tezer Taskiran, qui fait de la psychologie clinique.

Devons-nous ajouter qu'avec toutes leurs légitimes conquêtes, les femmes sont très respectées en Turquie ? Une de nos jeunes amies, qui habitait de l'autre côté du Bosphore, s'était attardée un soir dans une réception. Le directeur de l'hôtel qui la connaissait bien, alla lui-même choisir le plus vieux chauffeur de taxi dans la file et lui dit : « Tu conduiras cette jeune personne à son adresse ; tu reviendras ici tout de suite après pour me faire rapport et recevoir le prix de ta double course. Entretemps, je la confie à toi et à Allah » !

L'émancipation des femmes était une des principales réformes fondamentales de Kémal Ataturk. Les deux autres étaient l'adoption de l'alphabet latin au lieu de l'écriture arabe, et la séparation de la religion et de l'état. L'adoption des caractères latins eut une influence radicale sur l'éducation et sur l'évolution politique du pays. Naturellement, on a dû se contenter de la transcription phonétique des mots et des noms étrangers.

En apprenant les règles du jeu si simples, on se livre à un passe-temps agréable en lisant les enseignes. Etant donné que *S* remplace *CH* et que Ç remplace TCH, on comprend tout de suite « otobus », « futbol », « perukar », « Luksotomobil Sevrole » (automobile de luxe Chevrolet) et même « Çerçil » l'homme sympathique au gros cigare. On a aussi les « Vagonli Kuk », « fuar » pour foire, « peyzaj » pour paysage et « trençkot » pour trench-coat. Et certainement vous reconnaissez les noms de rue « Klotfarer » et « Piyerloti » comme Claude Farrère et Pierre Loti, les grands amis de la Turquie impériale célébrée dans leurs romans.

* * *

Les grandes bibliothèques (kutuphané) d'Istanbul, d'Ankara et d'Izmir ont déjà des milliers de livres écrits en turc moderne. Nous y avons vu d'interminables rayons portant des traductions des auteurs classiques français, anglais, allemands, italiens et autres. La transcription des auteurs turcs, arabes et persans est encore loin d'être complétée, ce qui doit compliquer les études littéraires et historiques des milliers d'étudiants qui peuplent les universités d'Istanbul et d'Ankara, et bientôt celles d'Erzeroum et d'Izmir et qu'on vient de fonder. A l'ombre de la grande mosquée de Bayazid, nous avons même visité une bibliothèque enfantine, avec des tables et des chaises de petite taille et des rayons de beaux livres illustrés : la salle de lecture était pleine, malgré le soleil radieux qui luisait au dehors. Nous avons été vraiment surpris par la quantité de journaux, de périodiques, de livres à bon marché qui se vendent dans les kiosques et les nombreuses librairies de quartier.

Dans cette rénovation intellectuelle de la Turquie, la séparation de la religion et de l'état devient facile à comprendre. En remplaçant le sultan-caliphe et chef des croyants par une république démocratique de type occidental, Kémal Ataturk, surnom qui signifie Pères des Turcs) tournait franchement le dos aux pratiques basées sur le Coran. Bien que l'Islamisme reste la religion de la presque totalité des Turcs, il n'est plus favorisé comme religion d'état. Les ordres des derviches ont été abolis, et les imams qui desservent les mosquées ne portent plus la robe et le

turban qui les caractérisaient autrefois. Mais du même coup, les prêtres catholiques, les popes grecs et les pasteurs protestants doivent s'habiller comme tout le monde : plus de signes extérieurs et de privilèges au titre religieux. Les bonnes sœurs aussi ne portent plus leurs coiffes canoniques et doivent s'habiller comme des garde-malades ou des bonnes d'enfants. Mais il n'en reste pas moins qu'il existe un Bureau des Affaires Religieuses rattaché au Cabinet du Premier Ministre, qui s'occupe des fabriques des mosquées et du salaire des imams pour le moment ; car la nouvelle république n'est pas encore organisée pour que les croyants s'occupent effectivement des besoins du culte.

Mais la tolérance religieuse, qui avait marqué la Turquie des sultans comme elle distingue aussi la Turquie républicaine, ne favorise pas nécessairement le prosélytisme : aussi l'entrée des missionnaires en Turquie n'est permise que dans la mesure des nécessités du culte tel qu'il existe, et non pour la propagation de la foi. Les catholiques se groupent autour des deux archevêchés d'Istanbul et d'Izmir, ce dernier ayant été illustré par S. Polycarpe aux débuts de l'église primitive. Mais il n'y a qu'une poignée de catholiques dans les villes de l'intérieur. Cependant le gouvernement turc manifeste un grand respect et un intérêt actif pour la station mariale de Panaghia Kapoulou près d'Ephèse, que nous avons visitée pieusement. Une vieille tradition veut que la Sainte Vierge ait été menée à Ephèse par saint Jean, et qu'elle y passa ses derniers jours dans une maison à l'entrée de la ville.

Il y a une soixantaine d'années, les missionnaires de saint Vincent de Paul ont aménagé cet endroit autour d'un oratoire qu'ils ont construit sur l'emplacement présumé de la Maison de la Vierge : depuis lors, des pèlerinages nombreux ont illustré ces lieux. On a compté 24 000 visiteurs l'an dernier. Aussi le gouvernement turc actuel a encouragé les pèlerins, en bâtissant une belle route asphaltée depuis Izmir jusqu'à Ephèse, en aménageant quelques pavillons autour de l'oratoire, et même en émettant un timbre-poste officiel portant l'image de la chapelle mariale. Il est entendu qu'un pèlerinage à Panaghia Kapoulou s'accom-

pagne toujours d'une visite aux ruines d'Ephèse tout proche, où des excavations veulent mettre à jour la Basilique du Concile d'Ephèse et peut-être le tombeau de saint Jean son premier évêque. Mais il faut retourner à Izmir pour prendre la direction du nord, si l'on veut visiter les ruines de Pergame, ville qui avait joué un grand rôle dans l'antiquité classique. D'ailleurs toute cette région de la Turquie abonde en vestiges historiques qu'on s'efforce de ressusciter.

* * *

La ville d'Izmir elle-même, qui s'appelait Smyrne autrefois, est une des plus anciennes cités de la Mer Egée. Avec ses 300 000 habitants et ses nombreux faubourgs, elle s'étale aux pieds du Mont Pagus au fond d'un golfe pittoresque. Elle dispute à Istanbul la primauté dans le commerce, d'autant plus qu'elle est le siège permanent de la foire internationale de commerce, et le quartier-général de l'OTAN pour la Méditerranée orientale. Le tabac, les figues, les raisins, les olives, les valonnées et le coton portent son nom dans l'univers. Reconstruit après l'incendie de 1922 avec de larges boulevards bordés de palmiers, elle manque encore d'hôtel pour satisfaire les marchands, les militaires, les touristes et les pèlerins qui y affluent. Aussi nous y avons passé quelques jours dans la villa de vieux amis turcs à Karsiyaka, faubourg élégant qu'on appelait autrefois Cordelio, en souvenir du roi Richard Cœur de Lion qui s'y était arrêté en allant aux Croisades. La mer était à notre porte, et le soir nous pouvions admirer les lumières d'Izmir qui faisaient un tapis étincelant sur le flanc du Mont Pagus et la rive opposée du golfe. Avec un petit *cent* tout seul, on pouvait traverser la baie d'une rive à l'autre dans de rapides vedettes.

Un avion confortable des Lignes Aériennes Turques nous amène en moins de deux heures à Ankara la capitale. Pendant ce court trajet, l'hôtesse du bord nous sert une rafraîchissante citronnade du pays avec un énorme gâteau à l'anis. Au-dessous de nous s'étend la savane du Sakharia, fleuve qui vit passer autrefois les phalanges d'Alexandre et fut le témoin en 1922 de la bataille décisive de la guerre de libération.

C'est autour d'Ankara que vinrent s'installer les Seldjoukides dans le haut Moyen-Age, de même que deux siècles plus tard, les Osmanlis ou Ottomans obtinrent des terres en Bithynie d'où ils partirent à la conquête d'un vaste empire qu'ils ont administré pendant des siècles. Autrefois pauvre bourgade de cultivateurs et de pâtres, Ankara compte aujourd'hui plus d'un demi-million d'habitants et rivalise avec les plus progressives cités du monde.

Ville par excellence de Kémal Ataturk, qui en a fait la capitale de la nouvelle république, Ankara est le « miracle urbain » du nouveau régime. Des boulevards qui sont de vraies autostrades et de larges rues bordées d'arbres transplantés de loin, font ressortir les masses fonctionnelles des nombreux ministères, des instituts universitaires, des écoles, des cliniques, des grands magasins et des appartements modernes. Le monumental Mausolée d'Ataturk domine tout le panorama, de la hauteur qui semble placée au centre de la ville. Dans un magnifique jardin, la maison du grand réformateur est devenue le centre de pieuses visites. Ses meubles, sa bibliothèque, ses salons et sa chambre à coucher où il mourut, sont conservés intacts. A quelques kilomètres en dehors de la ville, nous avons visité une vaste ferme expérimentale qu'il avait fait organiser dans cette région aride : un excellent restaurant populaire sert des grillades, des gâteaux et des fruits jusque tard dans la nuit, pendant qu'un orchestre anime les danseurs. Car les Turcs aiment s'amuser pendant la fraîcheur du soir, assis en groupe autour de tables bien garnies. Au Casino de la Gare à Ankara, des vedettes internationales et des danseuses orientales alternaient sur le plateau avec les couples qui laissaient refroidir leur grillade pour aller faire un tour de cha-cha ou de mamba.

Une seule porte perce les remparts de l'ancienne bourgade d'Ankara, où les maisons s'entassent pêle-mêle jusqu'au sommet de la double colline. Dans l'espace qui s'étend devant la porte, les villageois organisent un marché en permanence : citrons juteux, calebasses énormes, pastèques aqueuses, petits pois de types divers, noix et noisettes de la

région, figues impériales, grappes de raisins géantes, gâteaux de sésame et de miel, fromages blancs de chèvre, tas de pots de yogourt frais, tous les produits des vallées turques sont devant vous. Des marchands d'eau portant sur le dos leur immense carafe métallique au long bec gracile, et leurs gobelets suspendus à leur ceinture de cuir, passent à travers ce fouillis de vendeurs, en criant leur rafraîchissante marchandise. Les femmes portent des pantalons de couleur et un fichu noir ou bariolé sur la tête. Les vieillards ont beaucoup d'allure avec leur air débonnaire, leur bec d'aigle et leur grande barbe blanche. Les hommes font leur commerce et bavardent en attendant les clients. A l'intérieur du bourg, nous admirons le portail de l'empereur Auguste qui porte son testament en deux langues. Près d'une mosquée, un écrivain public est installé avec sa petite table sur le trottoir, pendant qu'un client lui dicte son message : autrefois, il écrivait sa lettre avec une plume d'oie ; mais aujourd'hui, il fait de la vitesse avec sa machine à écrire !

Le Musée Archéologique d'Ankara est logé dans un ancien bazar qui s'étage en plusieurs niveaux sur la colline. On y trouve une des plus belles collections d'antiquités hittites : car la Turquie centrale était le territoire de cette vieille race de conquérants, que mentionnent la Bible et les tablettes égyptiennes assyriennes. La culture des Hittites nous a été révélée en 1906 par la découverte d'un grand nombre de tablettes cunéiformes à Hattousa, qui était leur capitale. Le déchiffrage de ces précieux documents nous apprit que les Hittites était un des premiers peuples indo-européens à parvenir sur la scène de l'histoire écrite : venant de l'est de la Mer Noire, ils attinrent le plateau anatolien deux mille ans avant notre ère. Mais depuis lors, ils se sont essaimés un peu partout en Asie Mineure, où des excavations diligemment poursuivies montrent leurs résultats surprenants.

* * *

Nous utilisons le chemin de fer et l'autobus pour aller d'Ankara jusqu'à Bursa, la première capitale des Ottomans. Notre *motorlou* (train à moteur Diesel) a un excellent wagon-restaurant, et le contrôle des

billets se fait par des jeunes filles portant un élégant uniforme. Les autobus sont moins confortables, car il faut les importer et les pièces de rechange sont rares. Mais la bonhomie des compagnons de voyage, qui insistent pour nous faire partager leur casse-croûte, et la beauté de la nature nous font passer le temps agréablement.

Bursa la Verte est au milieu de la région la plus fertile de l'Asie Mineure. Les multiples minarets de la ville justifient le dicton que Bursa possède un minaret pour chaque jour de l'année : mais beaucoup d'entre eux sont en ruine et servent de nid pour les cigognes. Les magnifiques jardins de Jésil Djami (la Mosquée Verte) contiennent les tombes des premiers sultans osmanlis. Les portes doubles de la mosquée elle-même sont une vraie dentelle de sculpture persane. Le vieux quartier de Bursa conserve son caractère d'autrefois. Les petits commerçants tiennent ouvertes leurs boutiques jusque tard dans la nuit ; et plusieurs étalent jusqu'au bord du trottoir leurs corbeilles de fruits et de légumes. Dans les cafés ouverts à tous les vents, les hommes sirotent des boissons froides ou fument tranquillement. L'ancestral *narghilé* dont l'eau gargouille à chaque bouffée. Au Luna Park avec sa foire d'amusements, les petits enfants s'amusent sous les yeux d'une surveillante, pendant que les parents dansent ou dînent à proximité. Des gamins alertes et polis vendent des pistaches salées, des noix fraîches qu'ils gardent dans un bocal plein d'eau, du maïs grillé sur un brasier portatif, et même des billets de loterie. Des *pickups* vigoureux grincent des mélopées chromatiques à la mode orientale. La vie *al fresco* a son charme.

Villégiature aristocratique pendant l'été, Bursa possède des eaux curatives que de nombreux *hamam* ou bains turcs mettent en valeur. L'énorme piscine chaude de notre hôtel le *Celik Palas* est toute en marbre, avec une voûte ornementée de mosaïques et un mur polygonal plâtré de belles faïences. Dans les salles particulières, des assistants pratiquent la physiothérapie et les massages prescrits par les docteurs. Une petite fille au gracieux nom de *Fusun* qui signifie « charme » nous accompagne avec ses parents. Mais si elle ne parle que le turc, les jeux de

ses yeux et de ses sourcils expriment sa pensée, tandis que ses *oui* et ses *non* s'appuient de hochements de tête et de gestes expressifs. Cette aimable famille était avec nous pendant notre visite de la grande filature moderne de Bursa, qui emploie plusieurs milliers d'ouvriers et d'ouvrières. Les machines sont du dernier modèle et les salles d'opérations reluisent de propreté. Une garderie d'enfants de 250 lits desservis par des gardes-malades en tenue blanche, est tenue gratuitement à la disposition des ouvrières. Un grand restaurant style cafeteria offre d'appétissants repas à un prix modique à tous les travailleurs.

En face de Bursa se dresse à six mille pieds la cîme altière du Mont Olympe, dont le nom turc *Uludag* signifie la Grande Montagne. Pendant l'été, des colonies d'enfants y recherchent la fraîcheur avec les grandes personnes ; et pendant l'hiver, d'excellentes pistes de ski attirent les sportifs d'Istanbul et de toute la région. Toute la route qui grimpe pendant deux heures dans la montagne à travers un paysage ravissant, sera asphaltée dans quelques mois.

Un avion turc nous transporta en vingt minutes de Bursa jusqu'à Istanbul pour y attendre notre bateau. Nous profitâmes de ces quelques jours de répit pour visiter d'autres monuments et musées historiques, pour flâner dans les deux énormes bazars où se mêlent tous les arômes de l'Orient, et pour nous mettre au courant des grands projets du gouvernement qui veut élever davantage le niveau social et les objectifs économiques du pays. Quant à sa politique étrangère, elle est simple et stable : elle consiste à s'en tenir scrupuleusement aux directives de l'OTAN, qui donne à notre pays aux confins de l'Europe un allié puissant et pacifique.

Nina Greewood

Le sens des faits

Noël... que nous sommes bêtes !...

C'est d'ordinaire au lendemain de Noël quand on a la patience d'attendre jusque-là, qu'on éprouve le besoin de crier sa rage et son amertume d'avoir vu, une fois de plus, horriblement mutilé le plus charmant de nos mystères. Nous avons cru toutefois plus utile de prévenir le coup et de dire dès maintenant, avec un peu d'effronterie peut-être, ce qui ne pourrait probablement être dit après sans offense à la charité.

L'Église a rassemblé, dans sa liturgie, pour commémorer la naissance du Sauveur, ce qu'elle a vraiment de plus fort, de plus dépouillé, de plus pur. Et d'ailleurs, tout s'y prête : une mère, son enfant, un père nourricier, des bergers, des anges, une crèche... Tout parle, tout nous étreint le cœur. Nous ne demandons qu'à être vaincus, convaincus... Et c'est justement ce qu'on ne laissera pas « se » faire... Car on s'est mis dans la tête de trouver mieux, de trouver autre chose, et alors...

On sait ce qui mijote et se cuisine dans nos chorales paroissiales à ce temps de l'année. Après messes, après vêpres, lundis soirs, jeudis soirs, avec un dévouement émouvant (et jamais ou à peu près jamais rémunéré), essais, répétitions, répétitions... Et de quoi, grand Dieu ! de quoi, hélas !... De *Kyrie*, de *Gloria*, de *Sanctus* qui ne valent pas les collants qu'on a multipliés pour les retenir de ce côté-ci de l'existence et leur enlever leur meilleure chance de passer au néant.

Dix répétitions pour la grand finale du *Gloria*, et pas une pour l'*Introït*, le *Graduel*, l'*Offertoire*, la *Communion* (pour ça, un coup d'œil avant la messe, et encore !) Le dernier spécialiste en grégorien soutiendra que le contraire serait plutôt de mise : rien de plus subtil, en effet, de plus profond, rien qui exige une plus grande intelligence du texte et une plus parfaite technique vocale que l'interprétation de trois lignes de grégorien. Rien de plus beau aussi, d'ailleurs, dans ces conditions, que trois lignes de grégorien. Mais, depuis qu'on lui a imposé — sans prendre assez, j'en ai peur, le temps de le lui expliquer — le grégorien, Baptiste s'est mis dans la tête que toutes ces notes carrées ne valaient pas la queue de la blanche pointée sur laquelle il compte pour refaire sa popularité toujours menacée...

Vive donc les *Kyrie* flon-flon, et les *Gloria*... Si les anges de Noël ne s'y reconnaissent plus, les terriens du moins en auront pour leurs pleines oreilles. Les dix-huitième et dix-neuvième siècles nous ont comblés, sur ce terrain, du plus remarquable et du plus inépuisable dépôt d'idioties

musicales qui se puisse concevoir. Musique païenne, sensuelle, dépouillée de tout rapport avec les mystères qu'elle célèbre et les mots qu'elle claxonne : c'est là qu'il faut puiser inlassablement. « La mer y passerait... » sans liquider cette ordure. Une fois qu'on s'y est gâté le palais, le mal est sans retour. Verdi, Gounod, Wagner — pour les meilleurs ! — suggéreront les thèmes les plus mémorables, sur lesquels un piqué d'orgue jettera sa confortable chaleur. En avant l'opéra !... Tant pis si les habitués sont par moments surpris de ne point apercevoir Marguerite à la banquette, ou Tannhauser se roulant aux pieds de Vénus sur le parquet du presbyterium : ils n'ont qu'à ne point s'y reconnaître ! Et honnis les évêques qui ont l'audace de rappeler aux chrétiens qu'il y a mieux à faire que de sauver à l'église des romances dont les cabarets ne veulent plus.

Et pourtant... Il y a, dans ces livres que la plus pauvre des Fabriques met au service de ses maîtres de chapelle, cinq cents pages de chefs-d'œuvre sur lesquels s'appesantit la couche de poussière soulevée par ce branle-bas de *music-hall.* Il y a là, en particulier, des *Kyrie,* des *Gloria,* des *Sanctus* qui, proprement exécutés (mais point sur l'air du *ça ira !),* feraient pleurer les anges (ils ont déjà fait pleurer saint Augustin) et exulter d'une joie céleste et triomphante des églises remplies à craquer. Mais, ceci à une condition : *si on les faisait chanter...* à la foule.

Oui, qu'y a-t-il de plus beau qu'une foule qui chante ! Sur ses lèvres, une nuit de Noël, le plus simple des *Kyrie,* le moins orné des *Gloria,* peut dépasser en majesté et en puissance le plus pur chef-d'œuvre du contrepoint classique. Mais, justement, ce serait trop simple ! Pas si simple, en fait, car cela aussi exige une préparation : il faut commencer par les enfants de l'école, puis prendre une fois ou deux la « chance » de les lâcher dans l'église pour qu'ils y entraînent les autres, puis ne point viser trop haut, ne point changer le répertoire, etc. Mais, entre nous, tant qu'à perdre en fausses répétitions le temps qui précède Noël, pourquoi ne pas le perdre d'une manière qui soit à l'avantage de toute la communauté et profitable à toute l'année liturgique. Car, ce *Kyrie* de Noël, on pourrait le répéter à Pâques... et peut-être avant...

Et nos cantiques de Noël !... Certes, ils ne sont pas tous de la plus grande classe, mais ils sont nés d'hommes comme nous, cousins des bergers qui osèrent, on peut bien le supposer, mêler leur voix gaillarde aux arpèges célestes. Alors !... Pourquoi les réserver, ces cantiques que tout le monde connaît, à quelques braillards venus à l'église uniquement ce soir-là et uniquement pour se faire écouter ? Quand on connaît le goût de notre peuple pour les « chansons à répondre », quand on connaît

sa gaieté, sa vitalité, quelle idée de le tenir là, inactif, distrait, ennuyé, à se demander s'il n'est point de trop dans la cérémonie ? Quelle façon de créer en lui le sentiment qu'il n'y a point de place pour lui dans cette hôtellerie où sa qualité de peuple et sa voix point assez compassée lui refusent tout droit d'admission ? Et dire, pourtant, que cette église est le seul lieu de la terre où il éprouverait tellement, à certaines heures, le besoin de déposer sa fatigue et de donner des ailes à sa joie.

Catholiques, mes frères, que nous sommes bêtes d'aller toujours chercher si loin, dans des ornements si futiles, ce que nous pourrions trouver tout près, à bien meilleure condition ! Il est à se demander si le désir même de faire trop grand, trop beau, n'a point graduellement détruit, évidé, ce qui dans notre liturgie était élément de vraie force et de vraie grandeur. Peut-être avons-nous fait trop de chemin depuis les jours où l'*Introït*, le *Graduel*, etc. n'étaient que de simples psaumes, chantés sur deux notes, par toute l'assemblée. Peut-être, justement, notre premier péché, sur ce point, a-t-il été d'écarter de tout le culte la part du peuple, qui y apportait la sublime et incomparable simplicité des choses simples...

La leçon de Noël, hélas ! à ce qu'il semble, n'a pas fini d'être ignorée.

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

L'Œil du Peuple

André Langevin est un bon écrivain. On a déjà remarqué dans son style une qualité classique, d'une classicisme positif tout à l'opposé de l'imitation servile de modèles préfabriqués. C'est plutôt chez lui un goût de l'ordre dans la forme qui le rattache à cette tradition littéraire. A son premier essai comme dramaturge en 1954 on admira son langage tout en faisant des réserves sur la valeur proprement théâtrale de sa pièce *Une Nuit d'Amour*.

Sa deuxième pièce, *L'Œil du Peuple*, présentée par le Théâtre du Nouveau Monde ne se situe pas du tout dans la même veine : la publicité nous annonce une farce monumentale. On y retrouve cependant la même qualité de langage, le même souci de construction soignée : les trois unités classiques y sont rigoureusement respectées.

L'intrigue se résume à peu près comme ceci. Dans une ville anonyme (?) le Parti d'épuration est sur le point de remporter une éclatante victoire aux élections municipales : le peuple va enfin élire les champions de la moralité. Mais ces « purs » se révèlent moins bien intentionnés qu'ils ne le disent ou même qu'ils ne le pensent et ils finissent par se jeter avec frénésie dans tous les abus qu'ils condamnaient si hau-

tement. Leur hyprocrisie est mise à nu par le photographe (cet œil du peuple) ; ils perdent leur élection avec joie car ils peuvent maintenant se donner sans réserve à leurs plaisirs tout en se vengeant de leur chef tyrannique. Et ce dernier paie sa tartuferie en devenant l'esclave du « Consortium des Plaisirs », entendez de la pègre.

Il s'agit donc de châtier les mœurs par la farce, ce qui est tout à fait légitime. C'est ici toutefois que les choses commencent à se gâter : cette farce ne fait pas assez rire, ou, tout au moins, ce n'est pas l'aspect ridicule qui domine. Les rires sont provoqués le plus souvent par des surprises de mise en scène ou par des mimiques qui ne se rapportent pas directement au texte. On admet aisément que tous les vices sont ridicules et qu'ils constituent de ce fait une valeur positive pour le théâtre comique et satirique. Mais comme ici l'élément ridicule ne domine pas, la pièce semble plutôt représenter le vice à l'état pur et son caractère devient équivoque, voire déprimant.

Pourtant la pièce commence bien ; le premier acte présente le tableau bien brossé de l'écroulement des « purs ». Il se termine sur une allusion très claire à la « nuit d'amour » que passeront la directrice et l'organisateur du Parti d'épuration. L'édifice des fausses vertus vient de s'effondrer : l'illusion est bien finie. Mais la pièce aussi devrait se terminer là ; et comme lever de rideau on ne pourrait mieux demander.

Les deux actes suivants ne sont que l'étalage et le remâchage du premier. On a perdu, et c'est malheureux, la discrétion d'un Molière peignant son Tartufe. Ici on sent le besoin de tout dire avec insistance comme si on craignait que l'auditoire ne comprenne pas bien ; on ne manque jamais de mettre les points sur les i. Le public n'a rien à deviner ; on ne lui laisse aucune chance d'exercer son intuition. La surabondance de détails inutiles crée une atmosphère trouble et agaçante ; le rire disparaît ou devient complaisant.

Le fait que la pièce n'accroche pas toujours le public empêche les comédiens de donner leur mesure ; la mise en scène bien réglée de Jean-Louis Roux doit souvent couvrir un certain manque d'enthousiasme, remarquable surtout chez Jean Duceppe (Le Photographe) et Guy Hoffman (L'Organisateur). Ces deux excellents comiques semblent perdre leurs moyens devant un auditoire qui ne marche pas. Les autres comédiens ressentent aussi, à des degrés divers, le poids d'un public peu enthousiasme. Seul Jean-Louis Roux a vraiment le feu sacré ; son représentant de la pègre est une belle caricature miteuse. L'auteur l'a d'ailleurs bien servi par un texte direct, dépouillé de ces longs monologues qui souvent viennent briser le rythme. Henri Norbert (Le Chef)

est aussi à l'aise dans un Tartufe du vingtième siècle que du dix-septième.

Denise Pelletier et Huguette Oligny (Justine et Isabelle) défendent bravement leur texte. Dyne Mousso (Madeleine), en pénitente sans ferme propos, n'est pas très convaincante. Mais le défaut vient moins de son jeu que de son personnage qui souffre du mal de la pièce : n'être pas assez caricaturale. Quand à l'actrice elle y gagnerait à revenir au genre de *La Mouette* qui convient mieux à son talent.

Le décor de Robert Prévost cherche un moyen terme entre le réalisme et la fantaisie sans atteindre tout à fait l'équilibre désiré. Le sens ambigu de la pièce aurait-il embarrassé le décorateur ordinairement si fidèle à l'esprit des textes ?

Notons deux bonnes réalisations techniques : les discours retransmis par son stéréophonique qui ajoutent une quatrième dimension à la scène, et l'ingénieuse présentation du programme de télévision.

En somme l'auteur a abordé avec sincérité un tabou. Il a voulu se libérer et nous libérer, ce qui est une nécessité du théâtre. Mais le ton a probablement trahi la pensée ; il aurait fallu, soit le ramener au niveau classique du langage, soit le faire donner franchement dans la poésie burelesque. Avec *La Belle Rombière* le Théâtre-Neuf a tiré bon parti de ce style burlesque et emphatique. *L'Œil du Peuple* n'aurait rien perdu en allant dans cette veine.

Gilles Marsolais

Rencontre des poètes canadiens

Dans cette contrée démesurée où la solitude quasi-traditionnelle de l'artiste entreprend seulement de s'effriter, et où l'ampleur même des proportions géographiques favorise déjà les conditions d'un isolement physique inévitable, il n'est pas étonnant qu'une rencontre organisée des poètes Canadiens français dut prendre le caractère d'une manifestation exceptionnelle, et le sens d'un double défit, lancé à la bonne volonté de chaque individu, et à la complaisance des circonstances.

Cette première rencontre fut tenue dans la région de Québec, avec l'hospitalité des Pères dominicains de la Maison Montmorency, les 27, 28 et 29 septembre derniers. Une quarantaine de poètes venus de plusieurs endroits de la Province répondirent à l'invitation, et, quoiqu'il y ait lieu de regretter l'absence conjuguée de plusieurs aînés dont on anticipait la collaboration précieuse, un enthousiasme et un dynamisme croissant animèrent les différents échanges et discussions. M. Jean Bruchési inaugura ces journées par une amicale allocution soulignant

la nécessité d'authenticité en poésie et l'inusable actualité de l'œuvre vraie, de l'œuvre profondément humaine.

Cette préoccupation de l'humain allait se présenter, du reste, comme un véritable leit-motiv des réunions subséquentes. Malgré la variété des problèmes abordés et l'inévitable diversité des opinions émises, une coïncidence remarquable des textes et des discussions s'opéra sur ce point, et il n'est pas impossible que cette convergence soit chez nous révélatrice d'une collective orientation de la recherche poétique. Du moins est-il permis de conclure à un souci général visant une poésie de la plénitude, une poésie maximum, poésie-témoignage, et moyen d'appropriation de tout ce qui s'agite dans l'orbite de l'humain. Préoccupation-charnière de ces rencontres, la tentative commune de retrouver l'Homme, de le formuler poétiquement, c'est-à-dire dynamiquement, à lui-même, n'en présentait pas moins une complexité passionnante dans le détail des discussions, et donna lieu à quelques débats énergiques autour du problème de la poésie engagée. (« Rien n'est plus engagé qu'une polémique contre de la poésie engagée » avait fort justement prophétisé Gilles Hénault dans un commentaire sur « La poésie et la vie »).

Pareille question se dédouble immédiatement en effet, et ouvre sur deux attitudes de pensée qui, pour se vouloir aussi âprement humaines l'une que l'autre, n'en sont pas moins différentes, pour ne pas hâtivement conclure : opposées.

Personne ne revendique la nécessité d'un engagement de la poésie au niveau de l'activité humaine, mais précisément, comment cet engagement se réalisera-t-il, et qu'est-ce encore que cet ordre humain dont le poète veut rendre témoignage et qu'en revanche il prétend augmenter de l'apport dynamique du poème ? Faudra-t-il, pour satisfaire aux conditions de cet engagement, que le poème, accomplissement de l'homme vivant, retourne s'insérer dans le contexte actuel, circonstanciel de l'homme, y trouve une utilité, une place, une efficience, décrivant ainsi une courbe aller-retour qui le justifierait, l'excuserait en quelque sorte d'être ce qu'il est, qui l'exonérerait de n'être par soi qu'une sorte d'arabesque abstraite, pourvu qu'il offrît une possibilité immédiate d'être réintégré au concret, de le desservir ? Ou encore le poème est-il déjà engagé par cela même qu'il *est* poème, et que se réclamant de l'homme dans sa condition et son exercice les plus affranchis, il porte en lui-même sa nécessité et son rôle, et une utilité implicite à sa nature qui est d'être un phénomène gratuit, précieux témoignage d'un état lumineux de l'homme ?

Laquelle de ces deux formules de l'engagement sauvegardera davantage le caractère quasi liturgique de la poésie ? Dans quelle mesure le

poème a-t-il le devoir — ou le droit — de se subordonner à une fin différente de lui-même, et, sous prétexte d'être davantage engagé dans le contexte concret, de se faire le plaidoyer concerté de quelqu'immédiat problème du devenir humain, se voulant effectif avant même d'être purement expressif ?

Dans la ligne de ces considérations, des attaques expresses furent dirigées à plusieurs reprises contre un certain courant de poésie dénommée « sociale » qui, sous cette épithète impropre et assez ambiguë, évoluerait dans le sens de cette dernière conception. La constante remise en question de ce problème au cours des rencontres, et l'attention particulière que chacun des cinq poètes « conférenciers » crut nécessaire d'y consacrer au cours de communications par ailleurs bien différentes, permettent de conclure à la cuisante actualité de ces préoccupations. (Rien ne laisse supposer, en effet, qu'une aussi singulière coïncidence des textes ait résulté d'une simple connivence ou complicité des auteurs entre eux ou d'une sorte de détermination concertée à diriger contre ce courant poétique de successives attaques ; il semble que l'on ait eu affaire, au contraire, à un phénomène de pensée spontané et simultané, comme si le problème, longtemps mûri dans l'esprit de chacun, dut subitement être agité au grand jour.)

Il conviendrait de préciser la nature des revendications portées contre la poésie « sociale » en affirmant qu'il s'agit avant tout de contestations de principes, que ces contestations se situent dans un ordre général, lequel est en même temps l'ordre de toutes ces discussions théoriques d'ailleurs. Il n'y a pas lieu de croire que ces attaques soient dirigées réellement contre le poème *fait*, le poème produit, le poème résultat qui se trouverait à rendre témoignage de préoccupations sociales. Dans une communication écrite sur « la poésie et la fonction sociale du poète », Wilfrid Lemoine apportait cette précision, accordant à un poème accompli et réalisant sa condition essentielle de poème, le droit d'être jailli d'une préoccupation sociale comme de n'importe quelle autre préoccupation.

> « Des créateurs parmi les plus grands sont fanatiques. Qu'ils le demeurent si le fanatisme est à l'origine de leur œuvre, car c'est l'œuvre achevée qui importe. Un bon poème de trottoir vaut mille mauvais poèmes « plus relevés... » Tout ne dépend-il pas de l'achèvement du poème dans le cadre qui lui est propre ? Si, personnellement, je suis convaincu de la plus grande importance d'une poésie, disons métaphysique, c'est bien à cause de moi et non de la poésie métaphysique. Si mon confrère ne voit d'expression possible que dans l'esprit de la poésie sociale, c'est bien à cause de sa lucidité sociale qui peut-être étouffe en lui l'intuition métaphysique, etc »

Fernand Ouellette nous fit à son tour entrevoir une distinction analogue au cours d'une discussion ultérieure, en demandant pourquoi,

si l'on s'accordait aisément le droit de poétiser une préoccupation métaphysique par exemple, le même phénomène de métamorphose poétique ne serait-il pas permissible d'une préoccupation sociologique ; si tel poème de Maiakovsky est un chef-d'œuvre, n'est-il pas un chef-d'œuvre une fois pour toutes, et un poème avant tout, fût-il social ou non dans ce qui lui fournit son inspiration ?

Il semble donc en définitive qu'on soit demeuré soucieux de reconnaître le chef-d'œuvre là où il se trouve, mais que, précisément, l'on tienne à le mesurer par des critères proprement poétiques et non pas sociaux ou utilitaires, ou suivant toute autre mesure qui lui soit extrinsèque et accidentelle.

Ce qu'on a voulu reprocher à la poésie « sociale » semble être sa préméditation, le fait qu'elle se désire sociale avant même d'avoir été poétique, qu'elle *vise* à s'appeler sociale non parce qu'une fois le poème produit, il se trouve à présenter une tangente sociale, mais parce qu'antérieurement à son jaillissement même, il possédait déjà un itinéraire tracé et déterminé par les exigences de son utilité concrète, et qu'ainsi, il se définisse par son efficience, et relativement à autre chose que lui-même.

> « Dans la mesure où la poésie veut avoir des préoccupations d'ordre social, elle court le risque de passer à côté de la poésie, par conséquent de la formulation poétique de ces exigences sociales, et de ces exigences elles-mêmes. Pour qu'une poésie soit dite sociale, il faut qu'elle soit d'abord une poésie, et qu'elle ait naturellement des préoccupations sociales. A cette condition, pourquoi ne serait-elle pas viable ? »

Cette remarque de Michel Van Schendel à l'occasion d'une étude panoramique sur *Les tendances de la poésie canadienne-française*, délimite exactement la nature des griefs contre la poésie « sociale ».

Si l'on consent à l'envisager de nouveau dans une perspective plus générale, le problème apparaît comme un symptôme de cette préoccupation initiale et commune que nous avions signalée plus tôt : à savoir : le souci de rendre compte de l'Homme d'une façon totale. De l'Homme ; et de l'Humain, c'est-à-dire de tout ce qui appartient au contexte de l'homme, de ce qui lui est assimilable. On pourrait dénoncer schématiquement à ce propos deux tendances fondamentales, dont la première, verticale, tiendrait à ce que la poésie rendît compte de l'Homme d'une manière pour ainsi dire ascendante, partant de ce qui le constitue dans son principe, son étage inférieur, et accédant jusqu'à ce qui le fait grandiose. On voudrait que la poésie gravitât avec l'Homme, se situât au palier supérieur de l'activité humaine, d'où elle puisse transcender tous les autres et duquel il ne lui soit pas nécessaire de redescendre. Cette poésie, plus attachée à la nature, à l'universel héritage de l'homme qu'à l'instable réalité de son devenir immédiat, nécessite une surexcitation de la

pensée intuitive, et propose un sondage des mystères, une sorte d'expédition dans les délires de la conscience en flammes.

> «Le poète, observait Yves Préfontaine au cours d'un exposé sur *La Poésie et l'Homme*, devra tendre à une lucidité surhumaine pour résister à ce vent noir qui sévit aux confluents d'orage. Ce qui ne signifie aucunement pour lui, négation des vertus primordiales qui font la grandeur de l'homme simple... A cette terre, il faut quelque chose comme une archipoésie dévorante, qui puisse enseigner à nos frères de race l'inquiétude salubre et la joie d'avoir soif et de bien boire, sans pudeur et sans honte, aux sources brûlantes jusqu'à l'ivresse la plus énorme. A cette terre excessive doit correspondre une poésie excessive. Et à l'Homme qui la dompte, une nourriture poétique explosive et furieuse, dans la joie comme dans l'angoisse».

Une deuxième tendance que, par opposition, nous qualifierons d'horizontale, ambitionne de restituer à la poésie tout le *domaine* de l'Homme, toute l'étendue, la superficie du réel adjacent à lui et dans lequel il s'inscrit et se renouvelle. Les arguments en faveur d'une poésie dite « sociale » furent énoncés suivant cette conception, et Gaston Miron observait en ce sens qu'il ne fallait pas se laisser dérouter par une représentation « linéaire » de la poésie sociale, puisque, loin de le décapiter de ses autres préoccupations, elle tentait d'ajouter au contraire une « dimensions » à l'homme, et qu'elle proposait d'en rendre compte non seulement dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il touche et dans ce qui le concerne ; que, sans pour autant renier l'Homme participant au surhumain, elle désire témoigner de l'Homme situé, localisé, et pour tout dire, de l'Homme en état de vie humaine.

On retrouve ici une certaine conception, une conscience de ce que l'homme est homme, et poète, parce qu'il est d'abord vivant, et une sorte de compte rendu des racines, de *la* racine de toute activité humaine : la vie. Cette observation n'est pas sans rejoindre certains passages du texte de Gilles Hénault sur *La Poésie et la Vie*.

> « Nous sommes tous tributaires de la vie qui nous façonne, et c'est dans la mesure où nous exprimons ce qui nous différencie, d'une façon dynamique et vitale, que nous méritons de nous intégrer dans la grande tradition poétique française. La vie courante nous impose ses méandres. C'est elle qui gagne à tout coup au jeu de la poésie et du hasard. Tout ce que je sais d'une façon certaine, c'est que nous devrons exprimer notre vie à nous, dans la conjonction historique et géographique qui nous est donnée, si nous voulons créer des valeurs dynamiques et viables».

Ce souci de faire de la poésie une sorte d'éloquence maxima de tout l'ordre humain allait inévitablement conduire à poser le complexe problème de l'expression. Par quel prodigieux tour de force le langage est-il capable, en effet, de rendre un compte satisfaisant de réalités aussi diversifiées ? Comment témoigner en même temps de l'individu, de son contexte, et de l'universalité de son inspiration par laquelle il doit pouvoir rattacher son message à la gigantesque tradition et au commun patrimoine humain ?

En marge de cette question, il convient de signaler encore une fois, une convergence assez particulière des textes soumis, chaque auteur ayant tenu à préciser que la poésie, qui est en quelque sorte un mouvement excentrique, entendons : un geste porté de soi vers l'extérieur, la poésie revêt par nature un caractère social. Cette observation, incidente dans les exposés de Michel Van Schendel, Gilles Hénault, Wilfrid Lemoine et Yves Préfontaine, allait être reprise et attentivement analysée par Jacques Brault au cours d'une étude sur *La Poésie et le Langage.* Posant directement le problème de cette sorte de conflit entre le poète et l'autre, entre le droit du poète à s'exprimer de façon totale, et la possibilité ou l'impossibilité de se faire entendre dans une mesure proportionnée, cet exposé, mesurant la compénétration des facteurs langage, langue et parole, et la complexe utilisation de ces éléments dans le phénomène de création poétique ; il mit, au surplus, particulièrement en lumière le conflit expression-communication, en ambitionnant pour la poésie une réussite aussi généreuse que possible dans l'une et l'autre fonction.

« Le poète qui veut s'exprimer vise autre chose qu'une pure communication. La phrase demande, en poésie, à demeurer, à être rappelée, et constamment, à se déployer au-delà de la simple nécessité de communication, dans une tentative pour l'ultime perfection de la langue. Ceci comporte un risque : le soliloque ».

Là encore, par conséquent, souci de réalisation rigoureuse en poésie, d'utilisation maximum du langage, et de la langue, laquelle, étant une réalité, un fait social, appartient et à l'individu et à la collectivité.

Il nous est donc permis de conclure, en définitive, que cette rencontre des poètes canadiens devait se dérouler sous le signe de l'Humain, et quoique le présent article se soit peut-être particulièrement appliqué à retracer dans le complexe ensemble des discussions, les séquences expressément significatives de ce thème, il ne fait aucun doute que ce souci ait réellement et objectivement servi en quelque sorte de pivot aux divers entretiens. A partir de cette préoccupation commune, chacun envisagea des solutions, ou plus précisément des avenues forcément différentes, au nom d'un accomplissement radical et intransigeant du geste poétique, destiné à restituer à l'Homme ce qu'il est, ce qui le fait, et ce qui le transfigure.

Michèle LALONDE

Divergence sur l'art moderne

Oculos habent et non videbunt.
« Ils ont des yeux et ne verront pas ».
(Psaume CXIII)

N'étant malheureusement pas nanti de ce que d'aucuns qualifient péjorativement de « complexe de Jésus », c'est-à-dire tendre la joue gauche après avoir reçu un soufflet sur la joue droite — je me vois dans

l'obligation assez pénible de répondre, sur le même ton, bien entendu, aux attaques délibérées et quelque peu irrévérencieuses dont j'ai été l'objet de la part de M. Robert Albert, dans la revue de septembre, p. 99, mécontent semble-t-il, de trouver dans les colonnes de la *Revue Dominicaine* de mars — à laquelle, entre parenthèses, il me plaît de rendre hommage pour son objectivité dans cette controverse — un contempteur de cet art abstrait que je persiste à juger comme démoniaque et absolument vide de sens puisqu'il consiste à inventer des formes nouvelles inexistantes dans tout le cosmos. Le terme de « déformation concertée » qui a mis la puce à l'oreille de M. Albert, est donc bien valable, ce me semble. Au reste, son article qui se voulait vengeur n'éclaire pas davantage le profane sur la signification réelle ou le « message » (au choix) de cet art dont il s'est fait l'apologiste enthousiaste et fervent, si ce n'est une propension par trop évidente à étaler sa rhétorique en matière picturale tout en sous-estimant sciemment et fort incorrectement la mienne. J'ouvrirai ici une nouvelle parenthèse pour préciser que mes connaissances vont bien au-delà du byzantinisme et point n'est besoin « de reprendre mon souffle et mes bouquins », pour rappeler qu'à la fin du magdalénien et de l'azilien, la peinture dite réaliste des grottes disparut pour faire place à un art composé de signes, de rameaux et de points, particularité sur laquelle se sont jetés les pompiéristes de la peinture moderne pour situer l'origine de l'art abstrait alors que nous ne devons y voir que les premiers balbutiements en matière de décoration murale, d'ornementation proprement dite (je ne suis pas ennemi du cubisme en tant qu'élément décoratif mural et en cela seul).

« Je retarde de tout près de quarante ans » écrivez-vous. Merci pour cette supposition toute gratuite qui tend à me faire passer à peu près pour un vieillard sénile (je n'ai que 45 ans et doué d'un solide bon sens de Normand au surplus). C'est là le suprême argument des peintres d'avant-garde et de leurs séides à l'égard des réfractaires à l'art abstrait, des orthodoxes de la peinture classique. Allons, allons, M. Albert, soyons sérieux et mettons une fois pour toutes les choses au point. Je passe sur cette « Hénaurmité » à laquelle vous vous laissez aller sans pudeur, à savoir : que « les peintures qui sont les miroirs les plus fidèles de notre siècle sont celles d'un Picasso, d'un Léger, d'un Matisse et dans l'ambiance religieuse, celle d'un Rouault. Enormité effectivement, en ce sens que vous paraissez trouver cela tout naturel alors que cette constatation afflige ceux sur lesquels l'aberration esthétique n'a aucune prise. Que voilà bien la jeunesse de notre époque à travers laquelle se fait jour la monnaie du démon, pourvoyeur de perversités graduées, car

j'appelle perversité cette tendance manifeste de nos jeunes à s'extasier sur les monstres apocalyptiques de « Picasso, pour ne citer que celui-ci, infernal représentant de Satan sur cette terre (n'oubliez pas qu'il est également un communiste notoire, donc ennemi avéré de tout ce qu'il peut y avoir de *beau*, de bon et de noble ici-bas).

Vous écrivez : « L'art abstrait peut tout aussi bien atteindre au tragique que l'art représentatif ». Il atteint au tragique en effet mais dans un sens très différent de celui que vous entendez.

Il en est peu parmi nous pour rester insensible devant la décrépitude aberrante de l'art pictural moderne qui consiste en ce que *le spectacle de la Création ne soit plus décelable dans les tableaux, de nos jours.* Certes, comme l'a si judicieusement fait remarquer Paul Valéry, « le peintre est avant tout créateur d'une sensation subjective, c'est-à-dire qu'il peut créer comme il l'entend, avec des éléments, selon son goût. Mais est-il besoin de préciser qu'il ne se montrera bon créateur que dans la mesure où sa création sera à la portée du public averti ou non ». Et de quel droit, taxerait-il d'imbécilité le public, dont il brouille l'entendement, pour ne chercher dans son tableau dont il ne peut reconnaître en général, ni l'endroit ni l'envers que ce qu'il cherche habituellement dans un vulgaire tapis...

La définition la plus claire et la plus subtile qu'il m'ait été donné de lire sur la peinture abstraite, je l'ai trouvée sous la plume de Jean Cocteau « la vie d'un tableau est indépendante de celle qu'il imite. Nous pouvons dès lors admettre un arrangement de lignes vivantes ce qui motive ces lignes, cessant de jouer le premier rôle pour ne devenir que leur prétexte. De ce stade à concevoir la disparition du prétexte, ne reste qu'un pas à franchir... Enlever l'échafaudage autour d'une bouteille ou d'une dame peinte était la haute pudeur d'un artiste. Picasso pousse la « pudeur » jusqu'à *considérer dame ou bouteille comme l'échafaudage qui lui permit sa construction. Il les fait disparaître à leur tour. Que reste-t-il ? Un tableau. Ce tableau n'est plus rien d'autre qu'un tableau* ».

On pourrait même ajouter qu'étant donné la disparition totale de la dame ou de la bouteille, l'ensemble forme nécessairement « un gros rien du tout tout rose ».

Tel se présente la peinture abstraite que ses admirateurs inconditionnels, à l'image de M. Albert, tentent de porter au pinacle comme étant le *Nec plus ultra* de l'art tout court. C'est se moquer de ceux qui, comme moi, prétendent savoir analyser le mécanisme de l'appréciation esthétique dans le simple jeu de la couleur et des formes connues de tout temps.

Si ceux qui pratiquent ainsi cette espece d'ornementation entièrement en marge de l'imitation, acceptaient de se voir décerner le titre de décorateur, sans plus, nous ne verrions aucun inconvénient à cette qualification ; le malheur est que ces « artistes » s'y refusent véhémentement et prétendent à bien autre chose en dépit du bon sens.

Je ne peux résister, pour mon intime et assez féroce délectation au plaisir de citer une petite anecdote parue ces derniers temps dans la presse française et apparemment authentique, quant à l'origine, à en juger les photos à l'appui. Il y a quelques mois de cela, les milieux de la peinture dite abstraite d'Amérique du Nord, étaient en effervescence, littéralement enthousiasmés par les toiles de deux jeunes peintres inconnus. Renseignement pris, il s'agissait d'un magnifique perroquet (on ne nous a pas fait savoir s'il peignait avec son bec ou avec sa queue) et d'un chimpanzé lequel exerce son art avec ses mains tout simplement. La photo jointe représentait le jeune « maître » devant ses toiles du plus pur style abstrait, dans les bras de son « manager » lequel affirme que les dites toiles se vendent si bien qu'il envisage l'achat d'une compagne pour son singe de peintre...

Je ne ferai pas l'injure à l'impressionnisme si décrié à ses débuts, universellement admis de nos jours, de comparer sa fulgurante ascension à la ridicule aventure de cette sinistre plaisanterie qu'est l'art abstrait. je n'y reviendrai plus.

Il est cependant un point sur lequel je me vois encore contraint de relever le gant. Vous avez écrit ceci, M. Albert : « Après Rembrandt, il faut attendre avec résignation bien longtemps, un autre génie de la lumière chrétienne du même calibre, un autre « illuminé » et c'est Rouault qui reprend la torche attiédie, affadie, toute dégoûtante d'eau de rose ».

Cet article qui vous est destiné n'aurait certainement pas vu le jour, j'eusse sans aucun doute dédaigné de vous répondre si je n'avais lu pareille hérésie dans le vôtre qui a soulevé mon indignation. Comment osez-vous assimiler l'authentique et immortel génie d'un Rembrandt à celui indubitablement surfait de cet apologète par l'horreur (j'insiste sur ce terme déjà mentionné qui lui va comme un gant). Comment ose-t-on comparer la puissance, la richesse éblouissante du pinceau de Rembrandt, sa science du clair obscur, la vie de ses carnations avec cet homme de toutes les violences superficielles qui donne du monde ou du divin une vision supposée être hallucinante où grouillent des êtres dont il accuse la répulsion, par ses fameux traits noirs larges comme deux doigts.

La « notion aiguë du tragique de l'existence humaine » selon votre interprétation ne se traduit pas nécessairement par le terrible grotesque qui a fait la célébrité de Rouault.

Je me demande bien un peu par exemple ce que ce digne bourgeois, ce paisible fonctionnaire, conservateur du musée Gustave Moreau, son maître, pouvait bien connaître de la misère humaine, à l'époque de ses premiers « rugissements » coloriés. Si le pauvre et cher Léon Bloy avait quelques bonnes raisons de rugir sur le dos du bourgeois et de ruer des quatre fers dans les brancards de la chose sociale, Rouault, lui, n'en avait aucune, que je sache, si ce n'est par affectation, ce qu'on appelle plus communément du snobisme. La condition humaine sous ses diverses formes n'a pas forcément le visage hideux que Rouault lui prête dans ses toiles. La vie n'est pas seulement riche que dans sa plénitude agitée et bourbeuse. Elle a aussi d'autres aspects, que d'autres peintres authentiques et géniaux ont immortalisés. Croyez-en ma déjà vieille expérience d'homme du peuple et des faubourgs parisiens dont la pauvreté a toujours été la compagne fidèle jusqu'à un âge avancé de ma maturité. Ce n'est sans doute pas une référence convaincante, je vous le concède, du moins, me permet-elle de faire la part du vrai et du faux dans « la notion aiguë du tragique de l'existence humaine » chez ce farceur de Rouault.

Robert Brassy

La politique allemande

Les assises solennelles de l'OTAN qui auront lieu à Paris vers la mi-décembre, témoigneront des préoccupations des membres de cette alliance par les progrès des armes nucléaires. Il est heureux que l'Allemagne, qui tient une position-clef dans la défense occidentale, sera représentée par un gouvernement fort. En effet, le peuple allemand s'était prononcé massivement en faveur de la politique du Dr Adenauer et de son parti chrétien-démocrate aux élections de septembre dernier. Pour la troisième fois depuis 1949 le grand vieillard mène le gouvernement allemand.

On sait qu'en augmentant de 45% à 51% le vote populaire, le Dr Adenauer s'est assuré 270 sièges au Parlement, tandis que les socialistes avec le Dr Ollenhauer n'ont que 169 sièges, le reste de la minorité parlementaire étant partagé entre 14 parties, alors qu'en 1949 il y avait 58 partis en lice. Plus de 30 millions d'électeurs s'étaient présentés aux urnes. Les succès du Dr Adenauer pendant les parlements précédents, surtout la récupération de la Sarre, l'entrée de l'Allemagne dans l'OTAN et l'entente avec la France, ainsi que la prospérité économique du pays, ont contribué à le maintenir à la tête du pays.

En ce moment, il s'agit pour l'Allemagne de continuer les effets de la politique économique du Dr Eberhard qui a relevé les finances de la République à un point tel, que l'Allemagne a été en mesure de prêter

de l'argent à la France ! Car la hausse des prix du charbon a fait de nouveau apparaître la tête de l'inflation. Le gouvernement allemand a dû prendre pour la défense de la stabilité des prix et de la monnaie des mesures complémentaires à celles de la Banque d'Angleterre pour la défense de la livre. Mais cela ne l'a pas empêché de demander des crédits pour accélérer le réarmement du pays, surtout quand la République fédérale voit en face d'elle une Allemagne de l'est avec près de 400 000 hommes sous les armes appuyés par des unités russes.

Dans le domaine économique, mentionnons aussi le succès du Plan Schuman auquel l'Allemagne participe fortement, et la réussite probable du Plan de l'Euratom pour l'utilisation pacifice et collective de l'énergie atomique. En somme, le Dr Adenauer s'est révélé un grand Européen, ainsi qu'un grand Allemand. Car il n'a pas négligé avec tout cela les intérêts purement nationaux. Rien que l'an dernier, il a présidé à la construction d'un demi-million de logements. Avec tout ce tableau en main, on se rend compte que l'opposition a peu de critiques à offrir pour endommager la politique du grand vieillard, toujours vert, qui préside aux destinées de la nation allemande.

Il nous reste à signaler un grand problème encore à résoudre pour l'Allemagne moderne : c'est celui de la réunification du pays. Au fond, c'est là que les socialistes essaient de trouver des éléments pour faire avancer leur cause. En effet, ils soutiennent que pour aboutir à cette fin, l'Allemagne doit sortir de l'OTAN et mettre un frein à son réarmement. La propagande russe leur prête main-forte, en répétant cet argument sous des formes diverses. Il est heureux que la masse du peuple allemand ne fait pas foi à ces vaines promesses.

La politique du Dr Adenauer est bien plus réaliste : il s'en tient à l'alliance de l'OTAN et à la coopération avec les Etats-Unis. Il sait fort bien qu'un accord avec la Russie signifierait la mainmise du Kremlin sur les affaires allemandes et la fin de la prospérité du pays. Une comparaison entre la zone russe et la République fédérale suffit d'en faire la preuve.

La mauvaise volonté russe vient aussi de se manifester indirectement par la reconnaissance de la République de l'Allemagne de l'est par le gouvernement yougoslave ; ce qui a provoqué une réaction immédiate de Bonn qui a rompu ses relations diplomatiques avec Belgrade, ainsi que des remous significatifs dans l'opinion américaine. Si la réunification allemande doit donc prendre plus de temps, du moins le gouvernement de Bonn peut travailler entretemps et en libertés au progrès pacifique du pays.

T. Greenwood

Les disques

Après nous avoir donné une idée de la richesse de sa section des instruments à vent, l'Orch. de Philadelphie dirigé par Ormandy consacre un disque à sa section des cordes : Sérénade pour cordes de Tchaïkovsky, Nocturne pour cordes de Borodine, Adagio for Strings de Barker et Fantaisie sur Greensleeves de Vaughan Williams. La Sérénade de Tchaïkovsky est une de ses compositions les plus réussies. Bon enregistrement (Columbia ML-5187).

Deux pièces d'initiation à l'orchestre, Pierre et le Loup de Prokofieff et The Young Person's Guide to the Orchestra de Britten, sont interprétées par l'Orch, de Philadelphie. Le conte pour enfant de Prokofieff contient une narration dite par Cyril Ritchard. L'œuvre de Britten est une série de variations sur un thème de Purcell, dont chacune est confiée à un groupe d'instruments différents (Columbia ML-5183).

Le violoniste Zino Francescatti nous revient avec la Symphonie Espagnole de Lalo et le Concerto no 4 de Vieuxtemps. L'œuvre de Lalo brille sous l'archet de Francescatti et celle de Vieuxtemps est tirée de l'oubli où elle était plongée depuis longtemps. L'Orch de Philadelphie est dirigé par Ormandy (Columbia ML-5184).

Une replongée dans le style tout mozartien de Beecham : les Symphonies no 39 et 40 de Mozart. Espérons que le vieux maître anglais nous donnera une intégrale des symphonies de Mozart (Columbia ML-5194).

« Noël à Québec » nous apporte 12 chants de Noël par la Chorale de William McCauley : Berceuse huronne, Un flambeau Jeannette, Les Anges dans nos campagnes, etc. (Columbia FL).

George Szell et l'Orch. de Cleveland nous donnent une interprétation claire et limpide de la Symphonie no 1 de Brahms. On aimerait peut-être un peu plus de cette brume germanique propre aux symphonies de Brahms (Epic Lc-3379).

La Symphonie no 3 (« Ilya Mourometz ») de Clière est riche en couleurs. Ce romantisme russe chargé d'émotions est le seul qui ne se soit pas noyé dans le pathos. L'Orch. de Philadelphie est dirigé par Ormandy. Recommandé (Columbia ML-5189).

Plusieurs ouvertures célèbres sont réunies sur un disque Columbia (ML-5206) : Guillaume Tell, Orphée aux Enfers d'Offenbach, La Fiancée vendue de Smetana, Mignon de Thomas et La Belle Galatée de Von Suppé. L'Orch. de Philadelphie est dirigé par Ormandy. Bon enregistrement.

G. F.

L'esprit des livres

Jean BRUCHÉSI — « Voyages... mirages ». Editions Beauchemin, Montréal, 1957. 19 cm. 240 pages.

Dans ces *Voyages* fort bien ordonnés et décrits — l'auteur est un grand artiste de la plume — il y a des pages et des pages qui passeront à l'histoire, au moins à l'histoire littéraire. Quand M. Bruchési se fait ecclésiastique de circonstance, revêt la toge de Mgr Piette, sur son ordre, pour représenter l'Université de Montréal au cinquantenaire de fondation de l'Institut Catholique de Paris, en 1925 (p. 175) ; quand il nous décrit les fêtes qui marquèrent l'ouverture officielle de notre Maison canadienne à Paris (p. 182) ; quand il rappelle ce qu'il a vu au retentissant procès de Philippe Daudet (p. 147) ; à chaque page, à chaque ligne de ce livre, il y a de l'humour, de la vie, du soleil, de la joie ou de l'indignation sur les mille détails qui surprennent le voyageur même le plus prévenu.

Que M. Bruchési soit adolescent à Boucherville, jeune homme en France, d'un œil averti, il voit tout, il juge tout et n'est jamais banal. C'est un grand diplomate qui se tire des circonstances les plus compliquées avec une souveraine élégance. A le suivre dans ses *Voyages,* on apprend l'art de vivre, de penser, de parler et d'écrire. Surtout l'art de mener sa vie avec beaucoup de dignité.

Ce premier volume des *Mémoires* de M. Bruchési vaut en intérêt et en couleur le meilleur des romans, sans en être un.

A. L.

Royer LA SELVE — « La croix verte ». 18 cm. 172 pages.
Georges CHAULET — « Le fantôme de Campaville ». 18 cm. 156 pages.

Ces deux volumes de la collection *le Rameau Vert* que nous présente Casterman, répondent par le texte, le dessin et le récit simple et vivant, à la curiosité des jeunes. Le premier dramatise la croix verte des Guides ; le second nous introduit dans une maison hantée à l'heure de minuit. On devine le reste... mais il faut le lire.

Simone BAUDOIN — « Chansons de l'âge d'or ».
Louise BIENVENU-BRIALMONT — « Le poussin inattendu ».
Gilbert DELAHAYE — « Coucou es-tu là ? »
Lucie DERMINE — « Un goûter chez les lapins ».
Lucienne ERVILLE — « Histoire d'un bébé lion ».
X. — « Album à colorer Tintin ».

Ces albums que nous adresse Casterman seront un enchantement pour le cœur des enfants qui commencent à lire. Les aquarelles en sont séduisantes de forme et de couleur. Personne ne peut y rester indifférent. Le récit est alerte et audacieux comme l'enfance. Beaux cadeaux pour les fêtes qui s'en viennent. Et un gros merci à Casterman.

Bernard Guindon — « Le serment, son histoire, son caractère sacré ». Les Editions de l'Université d'Ottawa. 24 cm. 242 pages.

Puisque de nos jours, le serment est de plus en plus en usage, on l'emploie pour n'importe quoi, pour les causes justes ou mauvaises, de ce fait, ce livre revêt une actualité saisissante. On ne joue pas avec les choses sacrées.

L'auteur, dans une première partie, passe en revue le serment dans l'histoire des peuples : chez les Juifs, chez les païens, chez les Romains, dans le Nouveau Testament, chez les Pères de l'Eglise, dans la législation ecclésiastique.

Dans une deuxième partie, il traite de la législation actuelle de l'Eglise sur le serment : nature, conditions requises, obligation provisoire, cessation et dispense.

Léon XII, en 1825, condamna le serment des francs-maçons parce que préjudiciable aux intérêts de l'Eglise et de l'Etat (p. 136).

Dans cette question, l'auteur se révèle bon théologien et bon canoniste.

A. L.

En Collaboration — « Convertis du XXe siècle ». Casterman, Tournai, Belgique. 18 cm. 246 pages.

Ce quatrième volume des *Convertis du XXe siècle* ne le cède en rien aux précédents. Quinze nouveaux convertis sont ici rassemblés, quoique venus de routes diverses, pour rendre témoignage à l'Eglise universelle. Pour ne citer que les plus connus : Le ménage Leseur, René Schowb, Chesterton, Schneider, Knox, Dorothy Day, Charles Plisnier, etc... nous sont présentés dans des pages fortes, réalistes, sans mièvrerie. En somme, des hommes comme nous qui ont connu de grandes misères morales ou sociales avant de trouver le plein sens de la vie dans l'Eglise de Jésus-Christ.

A ceux qui doutent ou cherchent, à ceux qui croient fermement ou chancellent, ce volume aura l'effet d'une grâce illuminante.

A. L.

F. X. Arnold — « Serviteurs de la Foi ». Desclée et Cie., Tournai, Belgique, 1957. 21 cm. 184 pages.

Dans son Introduction, le Père Liégé nous présente l'homme et l'œuvre. Avant d'être Recteur de l'Université de Tubingue, Arnold fut plusieurs fois doyen de la Faculté de théologie après en avoir été l'élève.

Aujourd'hui il est reconnu comme spécialiste de la pastorale allemande. Tout son effort pastoral est centré sur la transmission de la foi. Aussi cherche-t-il à établir une théologie fondamentale de la pastorale. Naturellement il vise la situation du catholicisme en Allemagne. Le lecteur s'apercevra que s'il ne peut tout copier, il peut y prendre beaucoup.

A. L.

O. Lottin, O. S. B. — « Au cœur de la morale chrétienne » Desclée et Cie, Tournai, Belgique, 1957. 19.5 cm. 208 pages.

L'ouvrage *Morale fondamentale* paru en 1954 se présentait, non pas comme un manuel à l'usage des élèves, mais comme un ensemble de questions discutées entre théologiens. Plusieurs professeurs de grands séminaires m'invitent à en faire un résumé mieux adapté à des débutants dans les sciences sacrées et en général accessible aux gens cultivés. Je me rends à cette invitation, et je précise dès maintenant la nature des changements apportés », écrit l'auteur. Alors, suppression des exposés historiques, élimination des discussions, simplification des exposés doctrinaux, modification du plan de l'ouvrage, etc...

Nous croyons que l'auteur a atteint son but : rajeunir la théologie morale.

A. L.

Saint Augustin — « Les Confessions de saint Augustin ». Traduction française de G. Combes. Introduction doctrinale de Fulber Cayré, A. A. P. Lethielleux, Editeur, 10, rue Cassette, Paris-VI. 16 cm. 510 pages.

Cette excellente traduction, faite sur le texte de l'édition bénédictine, reproduit toute la richesse de l'original, et met en valeur ce qu'il y a de vie, d'émotion, de relief dans le style d'Augustin.

Les références scripturaires, au cours de la traduction, et un index analytique très détaillé rendent très pratique l'usage de cette traduction.

Une importante introduction du R. P. Cayré montre l'actualité des Confessions et le profit spirituel que doit en retirer l'homme moderne pour faire de sa religion une « religion vivante ».

U. Villeneuve, O. M. I. — « Deuxième Conférence du Clergé canadien sur l'alcoolisme ». 460, rue de l'Eglise, Québec. 140 pages.

En marge de la Deuxième Conférence du Clergé canadien sur l'alcoolisme, organisée par le Secrétariat permanent de la Ligue catholique internationale contre l'alcoolisme, qui s'est déroulée à Trois-Rivires en août 1956, nous parvient ce petit livre contenant : — la conférence du docteur Tétreault : « l'alcoolisme aigu » ; — la conférence du docteur Bédard : « Les services de la clinique Roy-Rousseau de Québec ; — la conférence du R. Père Villeneuve, O. M. I. : « Ce que la maison Domrémy peut faire pour l'alcoolique » ; — la conférence du docteur Dorion : « Un alcoolique vient de cesser de boire : rôle du médecin » ; — la conférence de Mgr Villeneuve, P. D. : « L'attitude du prêtre en face de l'alcoolique qui n'est plus en état d'ébriété » ; — la conférence du Père Beaudoin, O. M. I. : « Est-ce que l'alcool pose un problème pour le clergé canadien ? » ; — la conférence de M. Lelièvre : « Ce que le laïc attend du prêtre dans la lutte antialcoolique », avec lettres, discussions, renseignements.

G. R.

André Demeerseman — « Tunisie, sève nouvelle ». Casterman, Tournai-Paris, 1957. 21 cm. 224 pages.

L'auteur, en Tunisie depuis une trentaine d'années et fondateur de l'Institut des Belles Lettres Arabes, est au courant de la situation complexe et délicate de cette contrée.

C'est toute la Tunisie concrète et palpitante qui vit dans ce livre, avec son âme musulmane, sa sagesse originale et son visage mystérieux. Et c'est en toute amitié que l'auteur nous en parle : du reste seule son immense et bien profonde amitié pour ce peuple peut l'avoir amené à fouiller son âme aussi bien, et à nous livrer d'une façon aussi agréable le résultat de ses contacts.

En collaboration — « L'argent au service de tous ». Etude en marge du programme social 1957-1958. Action catholique canadienne, 3827, rue Saint-Hubert, Montréal, 1957. 180 pages.

C'est là une étude bien intéressante, dont le programme passe tour à tour les sujets : les Canadiens français dans l'économie canadienne ; le Canada français face à la richesse ; l'inégalité économique et ses manifestations contemporaines ; le sens communautaire de la richesse ; richesse et pauvreté dans la Bible.

C'est, en somme, dans le climat des enseignements pontificaux, un examen de conscience sérieux et bien documenté sur les multiples problèmes de l'argent dans une civilisation comme la nôtre.

G. R.

En collaboration — « La stabilité de l'emploi ». Aux Presses Universitaires Laval, Québec, 1956. 162 papges.

Le problème de la stabilité de l'emploi prend de plus en plus d'importance à mesure que la révolution industrielle en cours poursuit ses phases plus complexes, depuis plus d'un siècle, et il a été le centre d'étude du Onzième congrès annuel du Département de relations industrielles de Laval. Conférences : Charles Lemelin : « Prospérité économique et paradoxe de l'emploi » ; — René Tremblay : « Le chômage structurel et cyclique ; — J. M. Martin et Jacques Saint-Laurent : « Le chômage saisonnier et frictionnel » ; — Fernand Dumont : « Implications sociologiques de l'instabilité de l'emploi » ; — Pierre Harvey : « L'expérience canadienne : l'Etat » ; — E. Forsey, R.-B. MacPherson, W. M. Berry : « L'expérience canadienne : le secteur privé de l'entreprise » ; — Maurice Tremblay : « Aspect normatif de la stabilité de l'emploi ».

G. R.

Maurice Beaulieu — « A glaise fondre ». Poèmes. Montréal, 1957. 52 pages.

Ce petit livre d'environ deux cents lignes de quelques syllabes... et c'est vraiment tout ce que je trouve à en dire, après deux lectures !

Saint Thomas d'Aquin — « Contra Gentiles ». Livre IV. Texte de l'Edition Léonine. Traduction française par les RR. PP. Bernier et Kerrouanton. P. Lethielleux, Editeur, 10, rue Cassette, Paris-VI, 1957. 23.5 cm. 496 pages.

Ce IVe livre reprend dans ses grandes lignes le plan des précédents. Mais alors que les trois premiers livres exposaient et défendaient tout ce qui de la vérité divine : *Dieu, son œuvre, la destinée de l'homme,* pouvait être atteint par des raisons démonstratives, le IVe livre étudie, selon le même plan mais suivant une méthode inverse, *ce que Dieu lui-même nous a révélé de son mystère, de son œuvre rédemptrice, du retour et de l'achèvement surnaturel de l'homme en Dieu.*

Saint Thomas ne cherchera donc pas à convaincre par des raisons contraignantes, l'autorité de l'Ecriture n'étant qu'au terme de chaque démonstration. C'est d'emblée sur le donné de l'Ecriture que va s'exercer la réflexion du théologien.

Trois chefs majeurs composent l'organisation de ce IVe livre : *le Mystère de la Trinité,* étudié par le biais de la génération du Fils et de la procession du Saint-Esprit, démarche qu'impose la fidélité même de l'Ecriture ; — *l'Incarnation-Rédemptrice,* dont l'efficacité se continue sur terre dans les sacrements de l'Eglise ; — *la fin dernière de l'homme,* d'un homme qui en attendant de ressusciter dans son corps, connaîtra dans ses facultés spirituelles la fixation immédiate dans la rétribution de ses mérites et de ses fautes.

Tout au long de cet exposé théologique extrêmement dense, saint Thomas se montre sensible aux interférences historiques qu'a connues le développement des dogmes de la Trinité et du Verbe-Incarné. Il se révèle en même temps très spécialement averti de l'expansion apostolique de l'Eglise, expansion dont il était le témoin attentif, et pour une part, — celle du théologien qui forge pour ses frères des avant-postes missionnaires un outil de haute qualité, — l'ouvrier.

En Collaboration — « Cahiers d'études biologiques ». No 3 : *L'origine de la vie sur la terre. Qu'est-ce que la vie ?* P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 27 cm. 62 pages.

Les scientistes — le géologue et le paléontologiste — situent l'origine de la vie dans le temps et essaient de la dater ; les chimistes et les microbiologistes tendent ensuite de nous expliquer par quelles hypothèses on peut concevoir l'apparition de la première étincelle de matière vivante dans les lagunes et les mers tropicales des océans antécombriens. Des spécialistes de réputation internationale répondent à ces questions. Le prochain cahier nous promet d'intéressantes études sur *L'hérédité et le milieu.*

Table des matières

Juillet à décembre 1957

ARTICLES DE FOND

LE SENS DES FAITS

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »